

Les demoiselles de la poste



Cette nouvelle est une œuvre de fiction même si plusieurs personnages sont inspirés de personnes réelles dont certains éléments biographiques ont été repris.

Ils restent cependant inventés : leurs descriptions ainsi que leurs actes et certains évènements auxquels ils sont mêlés, sont fictifs.

Merci à Jeanne et Michel d'avoir été ma source d'inspiration.

Prologue

Dans la commune, tout le monde connaissait Jeanne. Son père Hervé Lebeul et sa seconde épouse Anne Yvonne Cariou étaient à la tête d'une famille de seize enfants. L'aîné, Daniel, avait vingt-six ans quand le plus jeune demi-frère, François, était né. Elle occupait la treizième position, protégée par son statut de petite dernière que lui laissaient volontiers ses trois plus jeunes frères. Aujourd'hui, Jeanne était une jeune femme svelte, d'une beauté rayonnante que lui conféraient de grands yeux noisette, ourlés de longs cils bruns. Ses traits fins contrastaient avec une bouche charnue sur laquelle s'affichait un sourire conquérant. Brillante, elle avait toutefois arrêté ses études après l'obtention du certificat d'études.

La tribu avait grandi dans un hameau Capiste, à l'ombre d'une chapelle où la famille possédait une modeste ferme d'à peine un hectare. L'unique vache, la truie et quelques poules assuraient une grande partie de la subsistance.

En plus des travaux à la ferme, la mère était également couturière à la tâche, comme bon nombre d'entre elles qui se louaient à la journée dans les fermes. Elle ne pouvait s'absenter ainsi en laissant les enfants seuls. En plus des travaux pour ses clientes, elle cousait, raccommodait, tricotait, retailait les vêtements des plus grands pour les adapter aux plus petits. A présent, tous l'aidaient à s'occuper des bêtes, allégeant son quotidien.

Le père cultivait les terres. Il était journalier dans différentes fermes de la commune où il effectuait les gros travaux, tels que les foins, la moisson, les semailles ou la récolte des pommes de terre. C'était un homme adroit de ses mains. Après avoir récolté l'osier dans les prairies, il confectionnait différents types de paniers qu'il troquait contre des œufs ou du lard. Parfois, il se rendait à la foire de Pont-Croix, car il réservait les plus beaux paniers à provisions aux bourgeoises du lieu. Quelle fierté pour lui de faire tinter les pièces qu'il laissait glisser entre ses doigts sur le bois de la table familiale. Les petits adoraient ce cérémonial, il s'y livrait les yeux pétillants de bonheur. Il lui arrivait aussi de faire des casiers pour certains pêcheurs, en échange de congres qui finissaient dans le saloir et qui assuraient les repas d'hiver.

Louise et Jeanne avaient décidé de s'isoler de la joyeuse troupe turbulente de leurs frères. Elles avaient annoncé aux parents qu'elles allaient faire « paillasse par terre », sur le sol du grenier pour passer leur dernière nuit ensemble, ou presque, car ce soir, Christine, leur sœur aînée, allait les rejoindre pour aider aux derniers préparatifs. Demain, 10 septembre 1935, jour de son mariage, Jeanne ira vivre au domicile de son époux.

La veille, les deux aînées avaient écouté le babillage léger de Jeanne. Elle et Michel s'aimaient et étaient impatients de vivre dans leur foyer. Les sœurs avaient partagé les grandes envolées de la jeune femme qui décrivait son bonheur, son couple, ses futurs enfants. Parfois, une ombre passait dans les beaux yeux de Jeanne.

- Excuse-moi, ma Louise, disait-elle sincèrement peinée. Je sais que ce bonheur t'est interdit. Et elle claquait un baiser sonore sur la joue de son aînée.

Pour Louise, ce départ était un crève-cœur, car elle seule savait la comprendre. Néanmoins, c'est une Louise pleine d'allant qui allait chérir sa petite sœur.

Jeanne avait voulu que Christine lui fasse le récit de sa nuit de noce, mais son refus fut catégorique. Son seul conseil fut de faire confiance à Michel. Alors, Jeanne avait eu un haussement d'épaules et, feignant le dédain, laissa s'échapper un Pfeuh ! Piquée au vif, Christine rétorqua :

- Bon, voilà ! Puisque tu veux tout savoir, j'ai vécu cette première nuit comme une poussée de fièvre, vraiment incroyable, aussi torride qu'un incendie de forêt ! Elle mima une caresse langoureuse l'embrasant de la tête aux pieds.

- As-tu émis des craquements ? pouffa Louise.

-J'espère que ce que tu sais, n'est pas devenu noir et friable ! persiffla Jeanne.

L'aînée se referma comme une huître en traitant ses sœurs de créatures mesquines et débauchées.

Louise s'était bien gardée de confier son tourment qui consistait à assister au bal où les hommes l'inviteraient à danser. Passablement avinés, dans le hourvari de la fête, elle craignait les mains lestes et les propos grivois.

A l'aube, Louise s'était levée avec précaution pour ne pas réveiller ses sœurs. Elle avait rassemblé ses vêtements et était descendue, à pas de loup, dans la pièce commune. Sitôt habillée, elle s'était glissée dans le petit appentis qui jouxtait la maison. Au soir, elle avait entassé du bois sous l'énorme trépied sur lequel reposait une immense marmite de fonte noire de suie. D'ordinaire, elle servait à cuire les pommes de terre pour les bêtes. Mais aujourd'hui, l'eau chaude servirait pour la toilette de sa sœur. Sa tenue de mariée et ses dessous étaient disposés sur une table de bois. Il s'y trouvait également une petite boîte contenant la chaîne et la croix en plaqué or, reçues lors de sa communion, ses uniques bijoux précieux. Louise avait tendu un vieux drap de lin entre deux perches pour préserver l'intimité de sa jeune sœur. Deux petits pots de grès contenaient des onguents venant de chez la guérisseuse du village voisin. Gaïdic avait assuré que grâce au premier, Jeanne aurait le teint resplendissant et que le second dont elle devait enduire sa jeune poitrine et son ventre, rendrait ce dernier fécond. Louise n'y croyait pas vraiment, mais pour le bonheur de sa sœur, elle était prête à utiliser tous les subterfuges. Elle se surprit à évoquer le dieu papou, qui jaunissait sur la gravure de la cuisine, cadeau d'un oncle paternel, marin au long cours, à un retour d'Asie.

Louise, elle, avait opté pour le célibat. Depuis plusieurs années, elle savait qu'elle n'aimerait jamais un homme et l'idée de partager son intimité la révoltait. Un temps, elle avait pensé être religieuse mais sa foi n'était pas assez profonde et elle aimait trop sa liberté. Elle faisait partie de la cohorte des filles sans grâce, au corps sans forme. Elle resterait donc célibataire et avait pour projet de se faire engager dans l'une des friteries d'Audierne. Il ne fallait aucune qualification particulière pour travailler la sardine. Au fond d'elle-même, l'odeur d'huile brûlante, mêlée aux relents de poisson dans laquelle baignait l'usine, l'avait fait remettre son projet à plus tard. Mais lorsque Jeanne aurait quitté la maison, elle n'y serait plus totalement heureuse.

Pour l'heure, Louise allait préparer le petit déjeuner de Jeanne. Pendant que le café mêlé à la chicorée chauffait dans l'âtre, elle prit trois grands bols dans lesquels elle trancha des petits cubes de pain, rajouta quelques sucres. Un délicieux fumet de soupe de café au lait titillait ses narines. Elle mélangea le tout délicatement pour éviter les grumeaux. Puis elle entreprit de monter l'escalier sans renverser le contenu des bols, ce qui se révéla être une gageure.

— Debout, les filles ! C'est le grand jour, harangua Louise.

Elle secoua Jeanne par l'épaule, tandis que Christine s'étirait langoureusement. Elles s'assirent en tailleur sur l'édredon et chacune plongea sa cuillère dans son bol fumant, ne voulant pas rompre ce moment de complicité.

Le contenu du bol avalé, Jeanne se leva d'un bond et se mit à sauter joyeusement sur la paillasse en hurlant à tue-tête :

— Je me marie aujourd'hui avec Michel, tralala !

La mère toqua au plafond à l'aide du balai en suppliant sa fille d'arrêter ce vacarme et de venir se préparer. Une expression grave apparut sur le visage de la jeune femme. Les trois sœurs se prirent alors par la main et descendirent l'escalier pour embrasser leur mère.

La coutume voulait que la mariée et la famille soient réveillées par des coups de fusil de chasse. En fait, ceci était le prétexte, pour quelques voisins de venir faire des libations matinales au goût acide de Muscadet.

A l'arrivée de la famille et des voisins, les festivités de la journée commencèrent par un casse-croûte où les hommes trinquaient déjà au vin rouge. Tous buvaient du café et taillaient des tartines dans la miche de pain, agrémentées de tranches de lard ou de beurre salé. L'humeur était joyeuse et chacun prenait des nouvelles des absents ou des empêchés.

Pendant ce temps, Jeanne avait été habillée par ses sœurs. Comme pour ses autres filles, la mère avait cousu la robe et caché un cheveu de chacune d'entre elles dans l'ourlet, pour porter bonheur. Cette robe était particulière, car elle avait été taillée dans un coupon de soie et agrémentée de dentelle de Calais. Le tout avait été offert par Michel à son retour d'un voyage au Havre.

Le marié avait également insisté pour louer les services de Jean et de son taxi. Un grand drap blanc recouvrait la banquette arrière où Jeanne s'installa, d'abord auprès de son père puis de son nouvel époux. Puis le couple se rendit à Audierne pour tirer la photo officielle. Le photographe les plaça devant une peinture représentant un vaste escalier cossu sur fond de colonnes grecques.

La messe de mariage avait été émouvante. Le curé Bescond s'était enflammé dans son prêche tant il était heureux de célébrer un mariage librement consenti où les jeunes gens s'échangeaient des regards plein d'amour et de désir. Tout à son

allégresse, il osa même une métaphore en les comparant à deux gouttes de pluie transformées en ruisseau pour ne faire qu'un en devenant fleuve charriant une eau nourricière. Il était fier de ses faiblesses, défendre du haut de sa chaire les mal mariés. Car il était le témoin de l'acceptation contrainte de nombreux couples, pris au piège, des desseins souvent cupides de leurs parents.

Au son des cloches, la lourde porte de l'église s'ouvrit et le couple apparut au moment où les sonneurs se mirent à jouer l'aubade.

Les badauds se pressaient à la sortie de l'église pour satisfaire leur curiosité ou tenter de se faire inviter à boire un verre au café du bourg par une connaissance qui était de noce !

Jeanne était fière d'être au bras de son époux. Michel avait revêtu son beau costume noir avec son énorme col recouvert de satin. Sa chemise blanche à col cassé était rehaussée d'un nœud papillon noir. Il tenait à la main une paire de gants couleur beurre frais. Il avait même fait une mise en pli qui gonflait ses cheveux plus qu'à l'accoutumée. Qu'il était beau son timonier !

Jeanne semblait menue au côté de cet homme costaud, dans sa robe de soie et de dentelle blanche, les commentaires allaient bon train. Les commères aux langues aiguës durent rendre les armes en concluant qu'elles n'avaient jamais vu une aussi belle robe. La mariée tenait posée sur son avant-bras un bouquet de fleurs où se mêlaient arums blancs, marguerites et asparagus. Ses longs cheveux formaient des boucles anglaises maintenues par une petite coiffe blanche de laquelle s'échappait un voile vapoureux formant une courte traîne.

Le repas se déroula dans un grand champ à proximité de chez les parents de Jeanne. Les hommes avaient creusé des sillons qu'ils avaient curés pour en faire des bancs. Du foin avait été disposé pour rendre l'assise plus confortable et éviter les salissures. L'espace les séparant servait de table recouverte de vieux draps blancs qui, retaillés à la bonne dimension, servaient de nappes.

Des tonneaux de cidre et des barriques d'eau étaient alignés contre le talus.

Chaque invité s'installa en respectant certains codes. La famille s'était regroupée, suivie des jeunes puis des gens âgés qui gardaient un œil sur les enfants installés en bout pour pouvoir s'échapper sans gêner les autres convives.

Les mariés, installés sur des coussins, buvaient et mangeaient peu. Leurs mains se cherchaient matérialisant leur désir contenu. A cet instant, les jeunes femmes enviaient la félicité de Jeanne et espéraient secrètement rencontrer un homme aussi aimant, auréolé du prestige du marin de la Royale.

Chacun sortit de son sac ou de sa poche, ses couverts et généralement son verre ainsi qu'un grand bol où la soupe de poule fut versée puis les autres mets traditionnels : le « kostez Penn », de la tête de porc rôtie au four ainsi que du ragoût. Les bonnes manières n'avaient pas cours, chacun devait se sentir à l'aise. Les chanteurs, sollicités pour pousser leur chansonnette, se firent un peu prier puis accompagnés d'un accordéoniste, interprétèrent leur chanson. Un chant repris en chœur invitait les hommes à se précipiter pour embrasser les femmes et inversement. Parfois des claques remettaient dans le droit chemin les audacieux que l'alcool désinhibait et dont les baisers s'égarèrent sur les lèvres des femmes. Les coupables regagnaient leur place sous les rires et les quolibets en fanfaronnant.

Le repas terminé, le bal commença. Ce soir-là, comme traditionnellement, il était ouvert à tous et les jeunes des communes voisines s'y rendirent. Il avait lieu dans la cour de la ferme des Peuziat, leurs voisins, où une estrade accueillait les musiciens.

L'entrée de bal se fit au son de La Marche Nuptiale de Wagner. L'accordéoniste entama le morceau avec fougue. Les mariés firent le tour de la cour en marchant sous les applaudissements des invités, puis les danses se succédèrent. Le jeune couple valsa avec beaucoup d'allant, le bras de Michel entourant vigoureusement la taille de Jeanne. La mariée confia alors son voile à sa mère qui le conservera jusqu'à la naissance du premier enfant. Déployé sur le berceau, il servirait à protéger les nourrissons des insectes.

Aux environs de minuit, les mariés usaient de subterfuges pour s'en aller en catimini. Michel et Jeanne occupaient une chambre chez une vieille tante dont la maison située à quelques kilomètres promettait d'échapper à la horde des invités, faussement déçus de ne pas les trouver chez leurs parents. Les plus fêtards prirent un petit déjeuner avant de s'en aller. Le lendemain, seuls, les proches participèrent au retour de noce. Les restes de nourriture étaient consommés tout en commentant les événements de la veille. L'avis était unanime, la noce était réussie et un avenir radieux s'ouvrait au jeune couple. Tous prirent rendez-vous avec un air entendu, pour le baptême dans un an, c'était dans l'ordre des choses.

La veille, Michel avait reçu le télégramme qui lui demandait de rejoindre Saint-Malo dans, exactement, une semaine. Depuis, leurs cœurs s'étaient mis à peser une tonne. Ils donnaient le change mais Jeanne et lui avaient envie de hurler leur déchirement. Qu'elle semblait lointaine la prochaine permission ! Ils s'accrochaient à cette perspective comme à une bouée. Mais le désespoir déferlait sur eux, les submergeait, puis ils redressaient la tête, guerriers prêts à tout affronter pour rassurer l'autre.

A l'aube, après une dernière étreinte, un dernier baiser fougueux dont le temps atténuait déjà l'empreinte, leurs corps s'étaient séparés. Michel était monté dans le taxi, un dernier signe de la main, un baiser soufflé au bout des doigts, la voiture disparaissant au premier virage, Jeanne était seule. Michel rejoignait son camarade Jean Guillou à Beuzec, puis Eugène Gonidec à Douarnenez. Ensuite, ils faisaient route vers Quimper pour prendre le train, et rejoindre l'équipage du Pourquoi pas. Jeanne savait que son bien-aimé était triste, mais lui, serait très vite à la barre de son navire, dans l'action et surtout, loin des lieux, vides de leurs souvenirs passionnés.

Les larmes se mirent à couler sur les joues de Jeanne et son corps semblait la trahir, elle avait cent ans. Bouger, mettre un pied devant l'autre pour rejoindre la cuisine lui demandèrent un gros effort. Elle tomba sur une chaise et poussa un gros soupir. Combien de temps resta-t-elle prostrée, se laissant envahir par le souvenir de ces trois semaines de vie commune, de bonheur total ? Sa belle-mère posa un bol de café devant elle, et une main sur son épaule, lui dit :

- Sois courageuse, ma fille ! Il reviendra ! C'est le sort des femmes de marin ! Quand tu auras un petit, ce sera moins dur.

Ce fatalisme, loin de la reconforter, l'irrita. Elle avait besoin de compassion, pas de morale. La jeune femme sentit un besoin impérieux de retrouver la maison familiale, et Louise, sa fidèle confidente.

Un châle jeté à la hâte sur ses épaules, Jeanne s'en alla pour retrouver les siens. Elle marchait d'un bon pas et son esprit revisitait ses souvenirs. Tous les matins, Michel se réveillait tôt, heureux de la découvrir à ses côtés. Sans oser bouger, il la contemplait. Ses yeux clos et sa respiration régulière lui donnaient un air enfantin que contredisait la fougue de leurs étreintes. Invariablement, la vision de sa femme ainsi abandonnée dans son sommeil, faisait renaître son désir. Jeanne se risquait à ouvrir les yeux et après un échange de sourires complices, ils se lançaient dans des joutes amoureuses.

Michel et Jeanne s'étaient mis d'accord pour ne pas avoir d'enfant tout de suite. Michel voulait Jeanne toute à lui lors de ses prochaines permissions. Jeanne était soulagée, bien sûr, plus tard ils auraient des enfants mais aujourd'hui elle voulait un mari-amant, pas un mari-père de famille. De plus, les récits des accouchements des voisines, pleins de sous-entendus, contés lors des veillées, l'avaient passablement effrayée.

Elle se remémora les deux journées fabuleuses, passées à Quimper. Son mari s'amusait de la voir s'émerveiller de tout ce qui l'entourait. Elle n'avait jamais voyagé au-delà de Douarnenez. Ils avaient logé à l'auberge du Roi Gradlon, à l'écart du centre-ville, dans le quartier du Moulin Vert. Michel avait réservé une chambre avec un petit cabinet de toilette. Elle fut impressionnée par la beauté d'une magnifique vasque en porcelaine, avec son broc assorti, posée sur une coiffeuse que la servante remplissait d'eau tiède à la demande. Pour elle, habituée

à la vie rude de la campagne, ces objets représentaient le summum du luxe. Elle lui fut reconnaissante de leur offrir cette parenthèse d'une intimité inexistante chez ses parents. En effet, ces derniers avaient la chambre mitoyenne de la leur et la cloison de bois qui les séparait, était l'unique et dérisoire rempart qui préservait leurs ébats. Il lui avait fait connaître des mets nouveaux, comme le canard à l'orange. Pour Jeanne, une orange représentait l'unique cadeau de Noël, et l'idée de la cuire, lui sembla farfelue. Cette remarque amusa beaucoup son mari qui se moqua gentiment d'elle, surtout lorsqu'elle sauça son assiette, se délectant avec gourmandise.

Ils se promenèrent bras dessus bras dessous sur les quais de l'Odéon. Jeanne était séduite par la magnificence des maisons bourgeoises, leurs jardins luxuriants et surtout les petites passerelles privées qui enjambaient la rivière. La foule grouillante des rues commerçantes encadrées de maisons à colombage, l'impressionnait beaucoup. Une visite à la cathédrale Saint-Corentin l'éblouit. Elle ne connaissait que l'église paroissiale. Elle fut impressionnée par les gisants, surtout celui de Bertrand de Rosmadec. Malicieusement, elle trouva une ressemblance avec un ancien soldat nommé Lembit qui mendiait de ferme en ferme, exhibant ses blessures de guerre pour apitoyer. Elle admira longuement un groupe sculpté, en bois polychrome représentant Saint-Yves, entre le riche et le pauvre, composé de trois statuette, hautes d'un peu plus d'un mètre. Elles lui rappelaient les statues anciennes, en bois polychrome de cinq personnages grandeur nature de la chapelle de Langroas, à quelques encablures de sa maison natale. L'agitation de la ville la grisait et contrastait avec le havre de paix qu'était leur chambre à l'auberge. Michel avait insisté pour lui offrir une broche en argent, représentant deux cœurs stylisés, en lui murmurant à l'oreille la symbolique du bijou destiné à la conforter lors de ses absences.

A présent qu'elle avançait, étrangère à son environnement, elle ne sentait pas la coupure du métal du bijou qui blessait la paume de sa main crispée.

L'odeur familière de la fumée, rabattue par les bourrasques, lui firent prendre conscience de son environnement. Une petite bouffée de réconfort réussit à s'immiscer dans son cœur si lourd. Il lui restait à parcourir une centaine de mètres pour retrouver la chaleur des bras maternels et l'écoute compréhensive de Louise. Jamais, elle n'avait imaginé éprouver un tel besoin de consolation. Elle poussa la porte, pénétra dans la cuisine, en sanglotant. La mère se précipita vers sa fille, l'entoura de ses bras, la berçant et lui chuchotant des mots apaisants. Peu à peu, elle se calma et se lança dans un flot de paroles. Depuis le départ de Michel, elle était au fond du gouffre. Tout en décrivant les affres dans lesquelles elle se débattait, Jeanne reprit ses anciennes habitudes. Assise en tailleur sur la banquette de la cheminée, elle enroulait une mèche de cheveux autour de son index. Louise tenta une plaisanterie pour détendre l'atmosphère :

- Une paysanne et un marin, c'est comme le mariage de la carpe et du lapin !
lança-t-elle en ébouriffant affectueusement les boucles de sa sœur.

Elle fut récompensée par un sourire timide qui éclaira le visage de sa jeune sœur.
La mère dit avec autorité :

- Les filles ! Fini de se rouler les pouces, il est l'heure de manger. Votre père et vos frères qui labourent le grand champ, vont être affamés. Mettez les choses sur la table, sans oublier de couper le pain.

Elle souleva le couvercle de la marmite, une goutte d'eau bouillante jaillit et lui brûla la main. Elle jura de sa maladresse. Heureusement, les pommes de terre étaient cuites, elles se lézardaient. Elle les recouvrit de tranches de lard. La voix des hommes se fit entendre dans la cour. Le retour de Jeanne au milieu des siens l'apaisa. Elle prit conscience de l'énorme fossé qui la séparait de ses beaux-parents. Leur maison lui paraissait sans âme, manquant cruellement du joyeux brouhaha de sa fratrie. Son père et ses frères contribuèrent à la faire sourire, en racontant les potins glanés ici et là.

Après avoir aidé sa mère et sa sœur à ranger, Jeanne se raisonna et reprit le chemin du retour.

L'accueil fut glacial. Les visages hostiles des parents de Michel lui firent prendre conscience de la bienveillance de sa famille.

Guillaume, son beau-père, était un taiseux. Un béret noir toujours vissé sur son crâne, il semblait vous scruter en permanence. Le vieux marin ne quittait jamais son pantalon et sa veste bleu de chauffe qu'il portait sur des pulls en laine aux couleurs improbables que sa femme lui tricotait avec les restes de pelotes, « pour ne pas gâcher » - une de ses expressions favorites. Pour se mouvoir, il éprouvait quelques difficultés dues à la raideur de sa jambe gauche, séquelle d'un accident de pêche. Aussi, lorsqu'il se déplaçait, ses socques semblaient entretenir un dialogue permanent, une sorte de message en morse, un frottement court suivi d'un plus long. Son seul luxe consistait en une carotte de tabac à chiquer qu'il achetait tous les dimanches après la messe. Deux fois par jour, le matin et l'après-midi, il taillait une rondelle de tabac qu'il calait entre sa joue et sa gencive. Cette pratique qui entraînait une grande salivation, l'obligeait à cracher dans un grand mouchoir à carreaux lorsqu'il se trouvait dans la maison. Dehors, il projetait un jet marron brun dans un léger sifflement. Il avait la rudesse des hommes dont la vie avait été un combat permanent contre les éléments. Seule la présence ou l'évocation de son fils parvenait à éclairer son visage las. Un fils dans La Royale était pour l'ancien pêcheur une source de fierté, une réussite sociale, bien qu'il ne comprît pas toujours les enjeux des expéditions arctiques et antarctiques du Pourquoi Pas ou du Français.

Ce dernier aboya :

- Quand on a la chance d'avoir épousé un grand marin comme mon fils, on ne se précipite pas pour se lamenter chez ses parents à son embarquement. Tu n'es plus une enfant. Ton foyer est ici. Souviens-t' en !

Anna Marie, la mère, essayait toujours de cacher sa tristesse, après le départ de son fils. Son mari avait horreur des pleurnicheries, l'entourage des marins se devait d'avoir du cran.

La naissance de Michel avait été une telle épreuve pour elle. Elle sanctifiait chaque jour le Seigneur de lui avoir permis de survivre à son accouchement. Sa convalescence avait pris de longs mois, la privant de s'occuper de son nourrisson car ils durent faire appel à une nourrice. Vingt-huit ans après, l'image de son fils tétant goulûment le sein rebondi de Thérèse, lui frappait toujours mortellement le cœur. Cette vision entretenait chez elle la culpabilité de ne pas avoir été une mère accomplie. A un moment de sa vie où sa peine était plus lourde, elle s'était risquée à confier son désarroi à son confesseur mais ce dernier avait eu pour seule réponse : « ma fille, chacun doit porter sa croix ». Elle était sortie du confessionnal, chancelante comme une ivrogne, s'affalant sur le prie-Dieu le plus proche,

incomprise. Depuis lors, elle s'adressait directement à Dieu pour intercéder en sa faveur.

Les relations avec sa belle -fille manquaient de chaleur, mais au fond, Jeanne aimait bien cette petite femme replète. Elle portait un sarrau noir qu'égayait un tablier au semis de fleurettes blanches. Tous les jours, elle portait une coiffure traditionnelle. Ses cheveux mi-longs étaient maintenus par un peigne tour de tête, puis elle mettait un premier bonnet de toile noire maintenu par des lacets. Elle ramenait ses cheveux vers son visage en les cachant sous un second bonnet et laissait dépasser au niveau de la nuque une sorte de chignon flou. Le dimanche, elle fixait sa coiffe blanche en filet par-dessus, à l'aide d'épingle à tête blanche. Lorsqu'elle se croyait seule, Jeanne l'entendait fredonner. En sentant la présence de sa belle-fille, comme une enfant prise en faute, elle s'arrêtait brusquement et se signait. Une fois, Jeanne lui avait demandé de continuer mais sa réponse fut sans appel : « C'est péché, ce n'est pas un cantique ». Ces bondieuseries avaient le don d'irriter la jeune femme.

- Viens donc nous aider à écosser les haricots blancs, ajouta sa mère en tapotant sur une chaise.

Jeanne acquiesça mais, intérieurement, elle fulminait. Elle n'aurait de cesse que de convaincre son mari d'avoir un logement à eux. Pour l'instant, elle s'imaginait se glissant dans la chemise de Michel et dans les draps encore empreints de son odeur.

Quinze jours plus tard, Jeanne reçut une lettre de Michel. Elle jeta un regard triomphant autour d'elle, cherchant inconsciemment à défier ses beaux-parents. Elle caressa l'enveloppe du bout des doigts. Elle voulait faire durer le sentiment de bonheur qui avait déferlé en elle. Elle tourna les talons pour rejoindre sa chambre. Elle décacheta l'enveloppe avec soin et en sortit une carte postale sur laquelle s'épanouissait un bouquet de pensées enrubanné. Michel l'assurait de son amour, du manque qu'il avait d'elle et de son impatience de la retrouver. Elle relut plusieurs fois le contenu, s'imprégnant de chaque mot d'amour. Le bruit d'un frappement à sa porte la ramena à la réalité.

- Alors ? Dis-moi, il va bien Michel ? Qu'est-ce qu'il te dit ? S'impatientait sa belle-mère.

- C'est une carte postale, répondit-elle. Il va bien !

Michel se trouvait dans un état ambivalent. Depuis qu'il avait quitté Jeanne, il oscillait entre la joie de naviguer à nouveau et son besoin d'elle. Bien qu'il fût un marin aguerri, habitué aux voyages au long cours, durant ses quarts, lorsqu'il barrait le navire, son esprit s'échappait vers sa jeune épouse, relâchant l'attention dont il devait faire preuve. La voix forte de l'officier de quart qui lui donnait les changements de cap, le ramenait à la réalité. C'est seulement lorsqu'il se retrouvait dans sa bannette que son esprit pouvait vagabonder à son aise. Il réalisait qu'elle était sa vie, que ce petit bout de femme avait pris possession de son être. Ses camarades le chambraient depuis le départ de Saint Malo. Etant jeune marié, il était la cible idéale des plaisanteries et des sous-entendus grivois. Durant ce voyage, pour suivre la tradition établie, il devrait porter une médaille de Saint-Nicolas agrafée à sa vareuse, pour entrer dans la caste des hommes mariés ayant une femme fidèle. De nombreux marins avaient un surnom, Michel n'y échappait pas. Etant celui qui vivait le plus à l'Ouest, les gars l'appelaient Kornog, Ouest en breton. Sur le Pourquoi Pas, l'équipage était constitué de bretons, en raison de

l'excellence de leurs compétences. Cette appartenance commune à cette terre maritime resserrait les liens qui les unissaient.

Cela faisait trois mois que Michel était parti. D'abord, Jeanne s'était languie, mais très vite sa soif de vivre revint.

Elle prit l'initiative de prendre à son compte le nourrissage des quelques poules et lapins, ce qu'Anna Marie accepta avec gratitude. Par contre, le changement de litière, jugé plus physique, incombait toujours à Guillaume.

Jeanne se levait chaque jour à l'aube. En traversant la cour en terre battue, ses sabots ne l'empêchaient pas d'esquisser des pas de danse, lui donnant la démarche aérienne d'une ballerine glissant sur la moite rosée. C'était son moment favori, lorsque regardant vers l'est, le soleil peinait à transpercer les lourds nuages gris de décembre, en les saupoudrant d'ombres couperosées. Parfois, l'astre blafard se levait, telle une lune jumelle, avare de lumière, que Jeanne raillait en l'incitant à irradier la terre.

Dans la remise, elle soulevait le couvercle de la réserve à grains et remplissait à pleine main, remplissant son tablier replié vers la taille. Le coq déchirait l'air de ses cocoricos conquérants. Dans un geste semblable aux semilles, la jeune femme dispersait les grains. Les poules piaillaient d'impatience avant de se jeter, voraces, sur leur pitance. Alors, Jeanne bloquait la porte grillagée du poulailler et ses protégées s'éparpillaient dans la cour en caquetant, avides d'y déloger de petits insectes ou de picorer de la verdure. La jeune femme revenait collecter les œufs après le repas de midi et elle leur préparait un seau de pâtée. Lors de la récolte des pommes de terre, les plus petites étaient stockées puis cuites pour nourrir les animaux. Jeanne les écrasait entre ses doigts. Elle aimait cette sensation lorsque la chair farineuse jaillissait sous la peau lisse de la patate, puis elle les mélangeait à l'eau et au son.

Après les poules, Jeanne s'occupait des lapins. Répartis dans des cages d'osier, les lapins attendaient placidement leur ration de feuilles de choux ou de betterave. Les moins farouches se laissaient caresser le pelage. Jeanne aimait ce contact doux et soyeux. Un matin, elle fut surprise par son beau-père qui qualifia cette proximité d'odieuses fantaisies. Il fut courroucé de devoir lui rappeler qu'un lapin se mange, un point c'est tout ! Mais sans qu'il la vît, la jeune femme fit un clin d'œil au lapin, l'adjuvant intérieurement de vite oublier ces mots meurtriers.

Le soir, après s'être assurée de la présence de chacune des bêtes, elle fermait la porte grillagée ainsi qu'un lourd volet en bois, protection contre le renard, la fouine ou tout autre prédateur.

Trois fois par semaine, elle se rendait à pied, acheter le pain et l'épicerie manquante chez Lennon, boulanger/épiciier du village voisin. Elle achetait toujours une grosse miche de pain blanc, appelée « miche de deux ». Le vendredi s'ajoutait un petit pain noir au seigle qui laissait dans la bouche une amertume. Quand il était associé au beurre salé, il était pour la jeune femme, la meilleure des nourritures. Une fois par an, en juin, le jour du pardon de Saint-Clet, chaque famille faisait cuire dans le four du boulanger, une énorme potée en terre cuite contenant du riz au lait. Cette sortie était l'occasion pour Jeanne, d'échanger avec les voisines, les dernières nouvelles qui circulaient dans le pays. Les taquineries étaient de mise mais les joutes verbales s'envenimaient rarement.

Le dernier vendredi du mois, en compagnie d'Anna Marie, elle prenait la brouette pour se rendre chez Lennon car c'était le jour de l'achat du vin pour le mois. Elle échangeait une caisse de bois contenant douze bouteilles vides contre

une nouvelle. A l'aller, la jeune femme poussait sa brouette de bout en bout, mais au retour, elles alternaient. Jeanne n'aimait pas cette corvée, car la boisson était surtout destinée à son beau-père. Confusément, elle ressentait une sorte d'asservissement, comme si des plantes pernicieuses s'enroulaient autour de son torse pour l'empêcher de bien respirer. Elle se fit la promesse que lorsqu'elle serait la maîtresse, elle changerait les choses.

Tous les dimanches, Jeanne retrouvait les siens dans l'enclos paroissial. C'était l'occasion d'effusions chaleureuses. Puis, le petit groupe entrait dans l'église pour suivre l'office. Jeanne et Louise se tenaient par la main, besoin impérieux de rétablir le lien complice qui les unissait. Anne Yvonne, émue, accompagnait ses filles et il n'était pas rare de voir ses joues luisantes, baignées de larmes d'émotion, séchées d'un revers de main.

Les hommes pénétraient par le porche, suivant la large allée centrale, pour occuper la partie droite de l'église. Après avoir ôté béret ou chapeau, chacun se positionnait, toujours au même endroit, là où se trouvait le prie-Dieu dont la tablette était gravée à son patronyme. La majorité des paroissiens en possédait un, en bois de hêtre ou de chêne avec une assise en paille de seigle tressée. Seuls, quelques notables dont les prie-Dieu, capitonnés de velours faisaient exception. La Demoiselle Yvonne de Kerazan détenait l'unique exemplaire, recouvert de soie rubicond à la tablette sculptée d'entrelacs. Les plus démunis se contentaient de l'inconfort des bancs, placés à proximité des portes qui laissaient filtrer un air frais.

Les femmes, accompagnées de leurs enfants, franchissaient la petite porte dérobée, derrière la sacristie, pour se placer à gauche du chœur. Les gamins grimpaient souvent bruyamment les escaliers pour investir les gradins de la tribune où deux Sœurs étaient chargées de faire régner l'ordre. Une mimique de Sœur Pascaline, dont les gros yeux globuleux menaçaient de sortir de leurs orbites, suffisait à calmer les plus intrépides.

Après l'office, chaque famille se rendait sur la sépulture familiale disposée autour de l'église, pour se recueillir et l'entretenir. Bien que ses grands-parents maternels soient morts avant sa naissance, Jeanne priait avec ferveur pour eux. La jeune femme était toujours bouleversée par la plénitude qui transparaissait sur le visage de sa mère, lorsqu'elle s'occupait de ses défunts. Aux questions posées par ses filles, elle répondait être très heureuse car elle sentait la présence bienveillante de ses ancêtres. Jusqu'à un âge avancé, Jeanne et sa sœur aimaient se faire peur, se donnant de légers coups de coude, effrayées à l'idée que leurs dépouilles puissent soudain apparaître en soulevant la dalle funéraire.

Puis, elle se rendait sur la tombe de sa nouvelle famille, rejoignant ses beaux-parents. Elle feignait de prier, de donner le change, et s'appliquait à ne point rougir de sa conduite car elle se sentait étrangère à ces défunts.

Lorsque la messe touchait à sa fin, le curé annonçait les nouvelles de la paroisse : baptêmes, confirmations, mariages, décès, et aussi les fêtes religieuses qui ponctuaient l'année. L'office que Jeanne et Louise détestaient par-dessus tout, était les vêpres de la Toussaint qui duraient trois bonnes heures. Au milieu de la cérémonie, le prêtre annonçait la liste des services et messes qui seraient célébrés les dimanches suivants. Chaque famille, même très pauvre, en commandait au moins un pour le repos de l'âme de ses défunts. Toutes les commères ouvraient grandes leurs oreilles, car l'officiant mentionnait le nom de la famille et le nom du village. L'opprobre était jeté sur les malheureux qui, par manque de moyens, ou de

compassion de la part du Clergé, n'avaient pas fait l'offrande correspondante. Régulièrement, l'une ou l'autre des sœurs se cachait le bas du visage, singeant l'officiant en murmurant des bla bla bla. Elles pouffaient discrètement et cela leur permettait de tenir un quart d'heure de plus ! L'an dernier, la litanie du prêtre avait plongé Louise dans un sommeil perfide, qui avait laissé échapper un discret ronflement que Jeanne avait dû interrompre par un sérieux coup de coude dans les côtes. Après un regard incrédule de la jeune fille, elles durent se mordre la main pour réprimer leur plus grand fou-rire. Depuis, l'anecdote faisait partie de l'histoire familiale.

Ensuite les hommes se précipitaient au bar/tabac pour boire une chopine, discuter avec les copains, jouer aux cartes ou aux dés. Les fumeurs faisaient leurs achats pour la semaine. Pour les marins, c'était l'occasion d'échanger les dernières nouvelles des différents ports où les navires de commerce offraient des possibilités d'embarquement. Les paysans, eux, très concernés par le temps à venir et comme les chiens flairent le gibier, avaient humé l'air, scruté les nuages, la lune, écouté la résonance de la mer contre le rivage. Et des discussions interminables s'ouvraient pour trancher qui détenait la bonne prévision.

Les femmes allaient chez Licen Piriou qui tenait un café/mercerie. D'énormes cafetières en émail attendaient les clientes. Elles s'entassaient sur les bancs autour des deux grandes tables et les commérages allaient bon train. Que dire de ces mégères, qui pendant toute la messe, passaient leur temps à lorgner le tour de taille des autres femmes, suspectant les débuts de grossesse. Il fallait les entendre se gausser de celles qui, une fois de plus, allaient enfanter. Jeanne et Louise bouillaient intérieurement de ce manque de discernement. Ne se rendaient-elles pas compte qu'elles faisaient partie des êtres opprimés, écrasés par le poids des traditions, de la religion et des non-dits. ? Depuis quelques mois, les deux femmes n'arboraient plus la coiffe traditionnelle mais des foulards identiques, parsemés de marguerites Louises, symbole de leur émancipation. Quel sentiment de victoire lorsque un dimanche, elles virent une autre jeune femme porter fièrement un foulard aux teintes sombres. Elles se mirent à espérer des jours nouveaux.

Michel avait éclairé Jeanne en la matière, et, depuis le début, ils utilisaient des préservatifs. Cette contraception était onéreuse et très peu utilisée chez les petites gens. Jeanne ne partageait ce secret intime qu'avec Louise, pour ne pas être un paria dans ce microcosme. Elle savait que l'horrible soupçon d'être stérile pèserait bientôt sur elle.

Enfin, une fois passée en revue la population féminine, les propos devenaient plus légers tournant autour des activités saisonnières et des enfants.

Ces derniers s'éparpillaient dans les rues du bourg, se regroupant par tranches d'âge ou par hameaux d'origine. Quelques garnements incontrôlables mettaient beaucoup d'ardeur à ouvrir les portes d'entrées des commerces pour faire tinter les sonnettes. Ils s'échappaient en riant, prenant leurs jambes à leur cou, heureux d'avoir semé le trouble. Pour impressionner les filles, certains rivalisaient d'adresse avec leur lance-pierre, feignant de les atteindre. Apeurées sans raison, elles poussaient des cris stridents qui encourageaient leurs tourmenteurs.

Après les embrassades et les souhaits de partager un café dimanche prochain, les femmes rameutaient leurs progénitures pour regagner leur foyer, car le repas devait être finalisé avant le retour des hommes.

Ce soir, la lune était pleine, irradiant la mer de lambeaux d'or. La voie lactée contribuait à la féerie du moment, blanchâtre, piquée de-ci de-là d'une myriade d'étoiles et de planètes rutilantes. Seuls quelques nuages d'altitude, chassés par la bise venue de l'est, jouaient les trouble-fêtes dans cette profusion de clarté nocturne.

En ce début de printemps, la mer était belle, à peine animée d'un léger clapotis qui caressait la coque du navire. Depuis une heure, Michel assurait son quart à la barre du Pourquoi Pas suivant le cap donné par l'officier. Entre Suède et Finlande, le trois-mâts fendait la masse bleu minéral de la Mer Baltique, lâchant de temps à autre une sorte de feulement, échappé de ses drisses. Le marin adorait ces moments volés à la nuit. Les ordres avaient été donnés pour rejoindre Fasta Åland, une île du Sud de l'archipel d'Åland. Longeant le rivage, Il avait admiré les silhouettes majestueuses des pins et des épicéas, qui semblaient faire la nique à la plus haute montagne de la province, l'Orrdalsklint, avachi sur ses cent vingt-neuf mètres d'altitude. Sur les rochers, il devinait les masses sombres des phoques qui se glissaient dans le flot, à la poursuite de proies que le clair de lune avait perfidement exposées. Le bateau devait faire relâche dans une petite baie où une annexe rejoindrait la côte pour s'approvisionner en lait frais et en harengs.

Michel était impatient de retrouver la complicité qu'il partageait avec sa Jeanne. Que ne donnerait-il en ce moment pour la voir, les sourcils froncés, absorbant ses paroles, se faisant préciser un détail de ces mondes inconnus d'elle. Dans le cocon de leur chambre, elle s'installait en tailleur sur l'édredon, lui faisait face, alors il commençait ses récits. Il aimait contempler son visage tantôt émerveillé, tantôt dubitatif. La jeune femme était curieuse de son univers. A sa demande, il avait commencé à lui apprendre à identifier les différentes étoiles et constellations qui le guidaient en mer. Il avait été surpris de ses aptitudes à mémoriser les moindres détails. Elle croyait que tous les terriens avaient un ciel identique au-dessus d'eux. Michel lui avait expliqué que les marins utilisaient l'Etoile Polaire, extrêmement brillante, dans l'hémisphère nord, alors que dans l'hémisphère sud, c'était la Croix du Sud, la plus petite de toutes les constellations qui servait de repère. Il ne savait pas encore, que pendant son absence, Jeanne avait adopté un chaton au pelage roux qu'elle venait de nommer Cassiopée !

Ayant contourné une péninsule rocheuse, le navire s'était immobilisé dans la baie, où les matelots s'activaient pour jeter l'ancre. Après avoir bu un grand bol de café, Michel rejoignait sa bannette pour se reposer et attendre le lever du jour. Il enlevait ses lourds habits de quart et se couchait aussitôt. Dans l'intimité restreinte du lieu, ses doigts effleuraient avec douceur le portrait de Jeanne et la photo de leur mariage, fixés sur la cloison de bois. Ces gestes représentaient une parenthèse, un plaisir secret qui n'appartenaient qu'à lui. Rapidement, il somnait dans le sommeil jusqu'au moment où un autre marin viendrait le réveiller.

Cette fois, Michel ouvrit les yeux, en effet un brouhaha s'élevait du pont du navire. Les autorités du port proposaient au commandant d'accoster au quai de Mariehamn, le tirant d'eau du bateau le permettant. La proposition fut acceptée, car elle facilitait le transbordement des vivres. Aussitôt Les manœuvres commencèrent et le navire glissa doucement contre le quai. La masse compacte

des curieux accueillit l'équipage, fière d'offrir l'hospitalité au navire d'exploration et son commandant emblématique, bien connu dans l'archipel.

Lors de cette escale, Michel fut exempté de la corvée des approvisionnements. Il put déambuler dans les rues de la capitale de l'archipel. Il fut attiré par l'échoppe d'un artisan qui réalisait et vendait des pendules animées par divers personnages, incrustés d'ivoire de défenses de morse. Immédiatement, il sut que sa jeune femme serait séduite par cet objet si insolite pour elle. Un échange par geste s'installa entre les deux hommes. Ils convinrent que le marin céderait son oignon contre la pendule. L'objet fut emballé avec soin.

Au moment de se quitter, l'homme insista pour offrir une bouteille d'aquavit. Michel accepta et retourna à bord. Comme l'alcool console et fait oublier l'éloignement, il décida, le soir même, de partager le breuvage avec ses camarades. Après quelques lampées, un murmure de vie apaisée envahit l'habitable confiné, faisant oublier leurs démons aux plus malheureux.

Lui, se rendit sur le pont pour profiter des dernières lueurs du jour. Fumant sa pipe, il suivit des yeux les canards fuligules qui s'ébrouaient au sortir de l'eau, à grand renfort de caquetage. Plus loin, sur l'étendue d'eau, un cri strident déchira l'air, suivi de l'envol gracieux d'une pygarde à queue blanche maintenant, entre ses serres, un poisson luisant. Il frissonnait mais se donna encore quelques instants pour accompagner le déclin du jour.

Doucement bercés par un léger clapotis, veillés par deux membres d'équipage, les hommes, dont les ronflements s'élevaient dans la torpeur enfiévrée de la nuit, digéraient leurs excès de la veille. La soirée s'était prolongée jusque tard dans la nuit, les marins avaient bu, fumé, refait le monde, mêlant de temps à autre leur voix pâteuse au son de l'accordéon du Bosco. La fatigue, s'ajoutant à l'alcool, avait tôt fait de leur ôter le sens des réalités. Ils se lançaient dans des récits approximatifs d'aventures captivantes. Et lorsque l'air de La Paimpolaise de Botrel retentissait, tous savaient que la fin de la nouba avait sonné. Les plus imbibés allaient même jusqu'à préférer pisser dans leur pantalon plutôt que de déboutonner leur braguette, par crainte de passer par-dessus bord dans cette mer glaciale et de risquer l'hydrocution.

Michel, après avoir pris soin d'ouvrir deux hublots du carré des officiers pour disperser les relents de la beuverie, aidait le cuisinier à rendre au lieu son aspect habituel. Il avait également nettoyé, à grand renfort de seaux d'eau de mer, le pont et le bastingage souillés par des coulures de vomissements malencontreux.

Une main s'était posée sur son bras, le faisant sursauter. Sorti de sa torpeur, Michel vit le sourire bienveillant du Commandant Charcot, éclairer son visage parcheminé :

- Alors Kornog, toujours à veiller sur vos camarades ?

- Oui, Commandant, ils avaient besoin de s'étourdir un peu. Demain, tout ira bien à nouveau.

- Allons, allons, la gueule de bois n'a jamais été un gage d'efficacité ! répondit le vieil homme. Et vous, quand décompressez-vous ?

- Dans ma bannette. Je laisse le souvenir de ma jeune femme envahir mon esprit et mon corps. Et je ressens un sentiment de bien-être. Je suis comme une voile regonflée, elle est le souffle d'air qui m'anime.

- Tu es chanceux, Kornog. Ordre du commandant, il est temps pour toi de la rejoindre.

- Merci, Commandant. A demain.

Sa tête avait à peine touché l'oreiller qu'il était déjà enterré dans un sommeil réparateur. Une respiration régulière s'échappait de sa bouche entre ouverte.

Le lendemain, la navigation reprenait ses droits et chacun à son poste, intrépide et sans crainte, assumait ses tâches. Le moteur lancé, les premières manœuvres pour lever l'ancre et quitter le port nécessitèrent chez certains un effort de concentration pour effectuer cette périlleuse opération. Au lever du jour, dans cette clarté qui l'entourait de toutes parts, le trois-mâts fendait l'eau turquin, laissant déjà aux rares badauds sur le quai, une amère nostalgie.

Le vent avait viré au Nordet. Les nuages gris et lourds maculaient le ciel, faisant naître un clapot ourlé d'écume blanche. Le bateau, toutes voiles gonflées, faisait route vers l'Øresund, passage entre le Danemark et la Suède. Les eaux de la Baltique et de la Mer du Nord fusionnaient dans des remous à peine perceptibles que seules différentes teintes de bleu matérialisaient. Il fallait un timonier expérimenté à la barre, car les reliefs sous-marins, la faible profondeur du passage et l'important trafic, nécessitaient une grande dextérité. Michel fut appelé à son poste. Il saisit la barre à roue et se concentra sur les manœuvres. Dans ces moments intenses, des rides striaient son front, ses yeux scrutaient l'eau, alors il ne faisait plus qu'un avec le navire. Les poignées de teck de la barre qu'il serrait dans la paume de ses mains, semblait s'y incruster.

Ils avaient croisé toutes sortes d'embarcations. Quelques barges ventrues, camouflaient dans leurs entrailles leurs précieux chargements. De frêles esquifs de pêcheurs relevaient leurs filets et devaient protéger leurs prises, que convoitait une nuée d'oiseaux de mer voraces. Les hommes faisaient de grands moulinets de leurs bras pour tenter d'éloigner les chapardeurs que la faim rendait audacieux. Des bélandres hollandaises qui cabotaient le long des côtes, acheminaient du charbon.

A chaque rencontre, les marins se faisaient des signes de la main, rituel immuable pour s'affirmer comme faisant partie de la confrérie des hommes de mer. Nombre d'entre eux actionnaient leur corne de brume pour saluer la majesté du Pourquoi Pas. Ils enviaient secrètement ces hommes d'équipage, intrépides marins, découvreurs de contrées lointaines. Dans leur for intérieur, ils se sentaient trop couards pour partir pour de tels voyages.

Le bateau devait encore descendre le long des côtes danoises, hollandaises puis belges avant d'arriver au port. Enfin ce serait la France, après les plates étendues sableuses, à bâbord se profileraient les falaises crayeuses de Normandie, à tribord la côte rocheuse du Devon. Le port en eau profonde du Havre serait la première escale durant un mois. Il était accessible à tous les types de navires quelle que soit leur taille, libérant l'équipage des contraintes dues aux marées. En fin de périple, tous appréciaient la simplification des manœuvres. A l'instant où la coque du navire se glisserait contre le quai, les hommes recueillis, communieraient dans la joie de retrouver la terre de France.

Louise et sa mère s'étaient lancées dans un chantier fastidieux. Le sommier du lit parental laissait entrevoir des signes de faiblesse. Après une inspection méticuleuse, le père avait été chargé de ramener de la quincaillerie de Pont Croix, les huit ressorts neufs commandés deux semaines auparavant. La journée s'annonçant maussade, les deux femmes s'attelèrent à la tâche, munies d'une grosse paire de ciseaux, d'un marteau, de quelques pointes et de bandes de jute que la mère avait coupées puis ourlées. Elles venaient d'enlever le dernier ressort défectueux lorsqu'elles furent interrompues. Une personne toquait à la porte avec vigueur. Heureuse de s'échapper quelques instants, Louise bondit vers la porte et ouvrit.

Une femme d'une soixantaine d'années se tenait sur le pas de la porte, serrant maladroitement les poignées d'un sac à provision. Louise la connaissait de vue car, chaque mois à la foire de Cléden, elle la croisait. Les deux aînées échangeaient des paroles de courtoisie. Mais la voir planter là, sur le seuil de la maison l'étonnait.

- Bonjour Louise, dit-elle, je suis venue voir vos parents. Sont-ils là ?

La jeune femme n'eut pas à répondre, car sa mère venait d'apparaître dans l'embrasement de la porte du grenier.

- Bonjour Jeanne Olive. Entrez donc ! Vous prendrez bien un café, n'est-ce pas ? Et vous nous direz de quoi il en retourne. Ici, y a plus d'enfant à venir et chez Jeanne ce n'est pas pour cette fois.

La femme s'installa sur le banc, en face de sa mère. Louise s'activa pour réchauffer le café et disposer les bols. Comme le voulait l'usage, la conversation débuta par quelques banalités. Dès que Louise fut installée devant son bol fumant, Jeanne Olive prit une profonde inspiration et se lança.

- Je vais sur mes soixante ans et aujourd'hui je cherche une jeune femme capable de me seconder lors des accouchements. J'ai observé votre fille, elle est solide, toujours propre. Elle inspire confiance et je sais que vous l'avez élevée avec des valeurs chrétiennes. Une bonne accoucheuse, en plus de savoir pratiquer, doit rester discrète. Rien ne doit sortir des murs de la maison.

- Vous nous prenez de court. Je suis très fière que vous ayez pensé à ma Louise, mais nous devons en discuter. Une réponse pour la fin de la semaine, vous irait ?

Louise eut la sensation que soudain son destin lui échappait. Dès qu'elle se retrouva seule avec sa mère, elle fit le geste enfantin de se boucher les oreilles.

- Maman ! Qu'est-ce qui m'arrive, je n'ai rien demandé à cette femme !

- Tais-toi donc et réfléchis ma fille ! Combien n'aimerait pas être à ta place ? C'est un bien meilleur métier que de déboyauter des sardines à la friterie d'Audierne.

Louise attrapa une veste au vol et partit marcher dans la vallée. Elle songeait à l'ironie de la situation. La maternité, elle ne la connaîtrait jamais. Son homosexualité n'était-elle pas une barrière pour comprendre les futures mères ? N'était-ce pas une imposture d'aider des femmes à mettre au monde des enfants ? Il lui fallait chercher des points positifs. Elle réfléchit et convint qu'elle aimait s'occuper des nourrissons. Elle savait aussi faire preuve de compassion. Sa décision était prise, elle allait apprendre le métier. Pleine d'audace, elle allait dire oui à Jeanne Olive. Guider par cette femme expérimentée, elle n'eut plus de doute : là était son avenir.

Durant les repas, la conversation tournait autour de cette nouvelle et chacun allait de son commentaire. Ses parents étaient fiers de sa décision et soutenaient leur fille dans ce projet, un peu fou et inattendu. Ses trois frères ricanèrent en faisant des plaisanteries douteuses de gamins immatures. La mère, exaspérée, distribuait

des coups de torchon, lorsqu'elle jugeait les limites dépassées. Le père frappa la table du plat de la main, et sur un ton péremptoire, dit :

- Votre sœur a fait un choix, recueillons-nous pour remercier le Seigneur pour cette grâce qu'il nous fait ». Tous joignirent les mains et un murmure de prière s'éleva dans la pièce. Puis Hervé pria sa femme d'aller chercher la bouteille de lambig, et la famille trinqua joyeusement à la future réussite de Louise.

Le lendemain matin, cette dernière soigna particulièrement sa tenue pour se rendre au bourg. Outre son manteau de laine qu'elle avait repassé méticuleusement sur l'envers pour le préserver, elle resta tête nue. Elle savait que désormais ses mains seraient un outil de travail pour elle aussi ses ongles courts étaient d'une propreté irréprochable.

Jeanne Olive habitait dans le centre du bourg, une maison mitoyenne avec, à l'arrière, une cour pavée. Dans le mur qui séparait les deux jardinets se trouvait un puits, partagé entre les deux familles. La façade bordait la rue principale et on pénétrait directement dans la cuisine. La femme accueillit Louise avec chaleur et lui expliqua comment elle travaillait, ses relations avec le Docteur Urvois. Puis elle lui confia son livre à reliure de cuir de l'obstétricien J. Capuron, «cours théorique et pratique d'accouchements ». Enfin, elle lui indiqua le trousseau qu'elle devrait acquérir :

- quatre blouses,
- six tabliers,
- deux fichus pour retenir ses cheveux,

le tout en coton blanc épais, car il devrait être bouilli après chaque utilisation.

Louise occuperait la chambre disponible à l'étage, elle serait nourrie, blanchie. La rémunération dépendrait des possibilités des différentes familles. Nombreuses étaient celles qui s'acquittaient d'une partie en nature (légumes, volailles, œufs...). La jeune femme comprit que la sage-femme faisait preuve d'une grande humanité. Elles se plurent. Louise accepta de commencer le lundi suivant. Après avoir pris congé de Jeanne Olive, elle enfourcha son vélo et un quart d'heure plus tard, toute essoufflée, débouchait dans la cour de chez Jeanne.

Cette dernière resta bouche-bée devant la vitalité dont sa sœur faisait preuve. Louise abandonna son vélo contre la façade de la maison et courut radieuse vers la jeune femme qu'elle enlaça.

- J'ai une nouvelle sensationnelle à partager avec toi, annonça-t-elle. Ne reste pas là, plantée à prendre racine !

Elle prit la main de Jeanne et déjà l'entraînait vers le verger, lieu où elles se faisaient habituellement leurs confidences.

Anna Marie, les mains sur les hanches, en signe de réprobation se tenait sur le seuil de la maison.

- Décidemment les sœurs Lebeul et leur manque de confiance en nous ! Pourtant, nous sommes maintenant leur famille par alliance ! maugréa-t-elle. Cela me dégoûte ! siffla-t-elle d'un ton péremptoire, en tournant les talons.

Faisant fi de ces remarques acerbes, Louise et Jeanne s'étaient déjà assises en tailleur sous les frondaisons du noyer, dans l'herbe encore humide de la nuit. Elles laissèrent échapper un rire, heureuses de se retrouver, et de savourer ces instants de paix fugitifs, volés à la vie quotidienne. Jeanne saisit un brin d'herbe qu'elle mâchonnait, signe de son impatience.

Dans un flux de paroles ininterrompu, Louise raconta la proposition qui lui avait été faite par la veuve Jeanne Olive Pichavant, sur le métier qu'elle proposait de lui transmettre. Elle avait du mal à réaliser que, pour elle, le cercle infernal venait de se briser, la sortant de l'isolement où la plongeait sa sexualité. L'emploi à la friterie s'était éloigné. Elle aurait son propre univers. Au fur et à mesure de son récit, elle se sentait envahie par une exquise sensation de bonheur : enfin elle existait ! Chaque pore de sa peau laissait échapper l'eau mauvaise des mauvais destins. Elle emplissait ses poumons d'un air nouveau, frais et vivifiant. Depuis qu'elle avait atteint l'âge adulte, pour la première fois, Louise se sentait en paix avec elle-même, éprise de liberté, prête à conquérir le monde.

- Je sais que tu as le tempérament pour relever n'importe quel défi, fut la réponse de Jeanne. Elle saisit les mains de sa sœur et les contempla en les caressant doucement. Ces mains sont faites pour recevoir la vie. Tu vas t'épanouir dans cette nouvelle existence, j'en suis certaine. Je suis heureuse, ma sœur chérie. Toi aussi, tu vas quitter le domicile des parents pour t'installer au bourg. Nous serons plus proches l'une de l'autre. Je pourrais te visiter lorsque j'irai faire des courses. A nous la liberté, plus d'Anna Marie à nous jauger et nous espionner.

Les deux sœurs se levèrent dans un même élan, époussetèrent les herbes et brindilles en se tapotant les fesses. Ce geste déclencha une cascade de rires et heureuses, elles se lancèrent dans une danse effrénée. Toute à leur joie, elles ne virent pas Anna Marie approcher. Celle-ci se languissait dans sa cuisine, sa curiosité était à son paroxysme. Aucune des thèses qu'elle avait échafaudées, ne lui semblaient plausibles. Alors d'une voix mielleuse, elle apostropha Louise :

- Alors Louise, qu'est-ce qui vous met en joie ? Un bon gars vous a fait sa demande ?

Pour la vieille femme, c'était sans doute la seule nouvelle qui pouvait combler une femme de bonheur. Elle distillait ses mots comme un enfant gourmand déguste un bonbon. Elle savourait par avance de pouvoir tenir en haleine les commères du quartier, de les faire mariner et puis de porter l'estocade finale : Louise Lebeul se mariait !

Après les dénégations de Louise, elle eut une expression de dépit vite effacée. Louise allait apprendre le métier avec Jeanne Olive !

- Dieu du ciel : s'exclama-t-elle, vous, accoucheuse ! Vous savez surprendre votre monde !

Elle tourna les talons pour aller changer de tablier afin de visiter les femmes alentour. Une telle nouvelle ne pouvait attendre ! Elle émit des sortes de gloussements de contentement, entrecoupés de râles courts. Elle était au comble de l'excitation. Jeanne et Louise la virent quitter la maison en trotinant, elles haussèrent les épaules en soupirant.

- Viens, ma Louise, nous allons boire à ta bonne fortune. Elle posa deux verres à digestif sur la table et servit de l'eau de vie anisée. Elles trinquèrent entre femmes, à l'avenir de Louise puis avalèrent leur verre cul sec. Faisant montre d'un esprit de révolte, Jeanne remplit les verres une seconde fois et porta un toast à la langue bien pendue de sa belle-mère. Légèrement étourdies, elles se mirent à la singer telles des gosses impitoyables.

- Il me faut retourner chez les parents, Jeanne. J'espère que mon vélo connaît le chemin, plaisanta Louise.

L'alcool la grisait un peu. Sur le chemin du retour, gagnée par une grande témérité, elle fut troublée de toucher du doigt le bonheur.

Michel vivait les journées les plus longues de sa vie. Le Pourquoi Pas naviguait au large des côtes belges. Tous les éléments semblaient à l'unisson de son humeur. Le vent soufflait mollement, gonflant à peine les voiles. Il fallait tirer des bords mais le bateau s'obstinait à fendre l'eau poussivement. D'une humeur grise, à la barre, il pestait contre cette pétrole qui éloignait un peu plus le moment de ses retrouvailles avec Jeanne. Le rivage de dunes et de plages s'étendait à l'infini, monotone, se confondant parfois avec l'horizon. Tout était morne, pesant.

Son corps, son cœur, son esprit ne lui appartenaient plus, Jeanne le vampirisait, taraudait son désir. Seule la raison le retenait d'aller toquer à la porte du Commandant pour hurler de mettre les moteurs à fond. Arriver au Havre, au plus vite, était devenu un désir impérieux. Même lorsqu'il n'était pas de quart, il ne trouvait plus le repos, victime de maux de tête soudains. Ses camarades étaient conscients de la tension qui émanait de lui. L'autre soir, lui d'ordinaire si placide, en était venu aux mains avec Denis, le menuisier - charpentier de marine du bord, suite à des propos dégoûtants sur les femmes. Ses esprits retrouvés, Michel se confondit en excuses. Mais pour Denis, aucune excuse ne fût recevable. Il lui opposa un mutisme complet.

Ce soir-là, après avoir terminé son tour de veille, il était resté fumer la pipe sur le pont scrutant la noirceur de la mer et du ciel, lorsqu'il aperçut pour la première fois, l'éclat blanc à peine perceptible de sa lanterne. Il plissa les paupières et se concentra, happé par cette vision soudaine. Oui, c'était bien le feu du phare du Cap Gris-Nez. Il compta 5 secondes entre deux éclats. Pas de doute, les côtes normandes étaient en vue, approximativement à une quarantaine de kilomètres. Dans quelques jours, il serait sur le chemin du retour dans le Cap Sizun. Tel un apnéiste privé d'air, il inspira goulûment. Puis dans une sorte de chuintement, l'air s'échappa de ses poumons, libérateur, emportant avec lui la tension des derniers jours. Maintenant, il allait pouvoir dormir, délivré de la révolte muette qui le minait.

Animé d'une vigueur retrouvée, il participa à toutes les manœuvres, se porta volontaire pour toutes les corvées. Il était à la barre lorsque le bateau arriva dans le bassin du Havre. Aidé depuis la terre par le personnel du port, le navire accosta en douceur. Puis ce fut le débarquement des prélèvements scientifiques que l'équipage manipulait avec beaucoup de soins, conscient du labeur qu'ils avaient nécessité. La permission fut donnée aux marins de quitter le navire. Ils se retrouveraient pour une nouvelle mission dans cinq ou six semaines. La rapidité de ces hommes à rejoindre la terre ferme était à l'aune de l'impatience à rejoindre leur famille. Michel fut le premier à se précipiter à la gare.

Il lui fallait d'abord prendre un train pour rallier Rouen. Il arriva à temps pour prendre le Rapide Manche Océan, qui lui permettrait d'être en gare de Rennes en quatre heures. Michel aimait cette partie du voyage. Bien qu'il fût en troisième classe, l'inconfort des banquettes en lattes de châtaignier, ne tempérerait pas son enthousiasme. Il y croisait de nombreux Anglais qui se rendaient en Espagne, pour des séjours touristiques. C'était un train qui possédait un wagon restaurant jusqu'au Mans. Aussi, décida-t-il d'y prendre un en-cas. Il s'installa pour déguster un sandwich au jambon blanc, il mâchait avec délectation la nourriture fraîche, arrosée de bière. C'était pour lui l'entrée au paradis. Le train Rennes-Quimper s'arrêtait dans toutes les gares générant chez le marin une grande frustration. Plus il approchait du but et plus le temps, farceur, semblait s'étirer. Quimper, enfin !

La correspondance pour Douarnenez lui laissa le temps de se rendre dans le bazar situé à proximité de la gare. Il voulait trouver un cadeau pour Jeanne. Il n'hésita pas beaucoup, une série de flacons d'eau de Cologne garnissait une étagère. Il opta pour la senteur eau vanillée que la vendeuse lui assura être la dernière fragrance à la mode. Il y joignit deux petits flacons à la fougère qu'il offrirait à Louise et à sa mère.

Le Youtar, petit train qui reliait Quimper à Audierne, lui permit d'atteindre l'arrêt de Beuzec. Là, il y avait toujours un camion ou un char à banc, prêt à vous faire une place pour vous rapprocher de chez vous.

Michel n'eut pas à faire la conversation, le chauffeur s'ingénia à lui raconter par le menu, les événements marquants qui s'étaient déroulés durant son embarquement. Le marin se contentait d'un hum-hum ! de temps à autre qui confortait l'homme de l'intérêt qu'il suscitait chez son passager. Ce dernier lui indiqua un endroit à partir duquel, à travers champ, il aurait vite fait d'arriver à la maison. Indifférent à tout ce qui l'entourait, il marchait à grandes enjambées. Il ne voyait pas la beauté familière de la nature, était sourd aux bruits environnants. Il avait tant attendu, tant fantasmé le moment où il allait serrer Jeanne dans ses bras, que là, maintenant, il tremblait, hésitant presque à le vivre.

Jeanne se consumait. Depuis une quinzaine de jours, elle était aux aguets, sachant que Michel pouvait arriver à n'importe quel moment. Chaque matin, elle portait un soin tout particulier à sa toilette et à sa tenue. Elle mettait quelques gouttes d'eau de Cologne derrière ses lobes d'oreille et sur la peau fine de ses poignets. Ses longs cheveux tressés étaient maintenus par un ruban rouge qui contrastait avec la masse sombre de sa natte. Lorsqu'elle vaquait à ses occupations extérieures, elle ne résistait pas au plaisir d'y glisser une fleur, parfois. Jalouse, Anna Marie maugréait dans son coin, et se désolait de constater que l'affection d'une mère passait au second plan. Bien sûr, Michel était fou d'amour pour sa jeune épouse, mais elle était consciente qu'elle devait entretenir ce désir qu'il avait d'elle. Elle n'ignorait pas que bon nombre de marins avaient la réputation d'être des coureurs de jupons, les filles dans les bars des ports, n'étaient pas farouches.

Après avoir déjeuné et nourri les volailles, Jeanne se rendit dans le potager. Il faisait frais, mais elle céda au plaisir d'ôter ses chaussons pour sentir l'herbe sous ses pieds nus, puis s'assit sur le muret de pierre et entreprit de glisser des pâquerettes entre ses doigts de pieds. Concentrée sur sa tâche, elle n'entendit pas Michel approcher. Il se figea quelques instants, contemplant Jeanne, ébloui. Elle était là, fraîche, ingénue presque enfantine. Comme elle lui avait manqué ! Sentant une présence, la jeune femme détourna le regard et resta transie quelques instants avant de bondir se jeter dans les bras de Michel.

Cette folle étreinte sembla arrêter le temps. Un cinglant coup de torchon mouillé les ramena à la réalité. Anna Marie, les mains sur les hanches, venait de rompre la magie. La jalousie la rendait mauvaise.

- Mon Dieu ! Détachez-vous donc ! Vous n'allez quand même pas faire ça dans le jardin, comme des bêtes !

Tout au bonheur de leurs retrouvailles, Michel et Jeanne partirent d'un rire joyeux. Il entraîna sa jeune femme vers la maison. Les escaliers furent montés quatre à quatre. L'homme claqua bruyamment la porte de la chambre en prenant soin de donner un tour de clef.

A l'heure du dîner, ils descendirent prendre part au repas. Anna Marie servit la traditionnelle soupe aux légumes, versée sur des tranches de pain. Pour fêter le retour de son fils, elle avait confectionné un far breton. Michel complimenta sa mère, ce qui la fit rosir de plaisir. La conversation allait bon train, chacun voulait connaître les péripéties qu'il avait vécues. Lui-même était avide de savoir quels événements s'étaient déroulés en son absence. Puis ce fut la remise des cadeaux. Jeanne débilla avec précaution le sien et s'émerveilla devant la pendule danoise. Michel fut récompensé de son choix en voyant briller des larmes de bonheur dans les yeux de sa femme. Puis il lui remit les flacons d'eau de Cologne achetés à Quimper. Jeanne dévissa le bouchon pour découvrir les senteurs de vanille. Elle était aux anges. Anna Marie, malgré ses bougonnements concernant l'argent dépensé, semblait toutefois heureuse d'avoir elle aussi son eau de Cologne à la fougère.

Les époux passèrent une bonne dizaine de jours à visiter la famille. Jeanne se plaignait de toute la nourriture qu'ils devaient ingurgiter, car point de visite sans repas ou goûter. Ils se déplaçaient à pied, les maisons n'étaient pas très éloignées les unes des autres. Ils faisaient des haltes dans la nature pour s'aimer librement, « comme Adam et Eve au jardin d'Eden », selon Jeanne. Elle adorait ces moments d'intimité, loin des draps rugueux de la maison familiale. Ils rentraient en fin de journée, les vêtements chiffonnés, des morceaux de végétaux dans les cheveux, tels des phalènes velus. Ils étaient heureux.

Durant sa permission, Michel avait coutume d'aider son père à effectuer les gros travaux. Cette fois-ci, ils devaient restaurer le haut mur de pierre qui protégeait le potager et dont un large pan s'était écroulé lors de la dernière tempête. Jeanne insista pour les aider faisant pousser des cris d'orfraie à Anna Marie. Il s'avéra que la jeune femme était très perspicace pour trouver la petite pierre qui permettait de caler les gros moellons. Michel était bluffé par son enthousiasme. Il voulait graver dans sa mémoire son petit bout de femme, une main sur la hanche, l'autre essuyant les gouttes de sueur qui perlaient à son front entre les mèches de cheveux rebelles.

Les cinq premières semaines de la permission furent un moment de bonheur partagé. Ils s'étaient même mis d'accord pour tenter d'avoir un enfant à son prochain retour. Ils étaient certains que cette naissance les rendrait invincibles.

Puis, ce fut l'arrivée du télégramme annonçant l'embarquement imminent. Là, ils vécurent une période douloureuse, car ils ne s'appartenaient plus totalement.

La valise, le taxi pour la gare, le déchirement de la séparation, Jeanne se retrouvait à nouveau seule pour six longs mois.

Le premier mois passé auprès de Jeanne Olive avait été très intense. Les deux femmes avaient passé une grande partie de la journée à étudier l'obstétrique. Louise découvrait un monde nouveau, au langage spécifique en potassant l'anatomie dans son livre et aussi grâce à cette femme d'expérience qui portait un regard aiguisé sur sa profession. Elle était très exigeante, mais ne rechignait jamais à réexpliquer un point que Louise n'avait pas compris. Cette dernière avait été bouleversée de découvrir les aptitudes du corps des femmes lors de la grossesse et de l'accouchement. La sage-femme avait insisté sur les fils ténus qui faisaient virer au drame la perte de l'enfant, de la mère, hélas parfois des deux à la fois. Il arrivait qu'un linge préparé pour recevoir la vie devienne linceul.

Très vite, la relation entre les deux femmes avait évolué vers un climat de confiance. Louise avait senti que, pour la première fois, elle pouvait parler librement de sa sexualité sans la retenue qu'elle s'était imposée avec Jeanne et Christine, par pudeur et par peur de l'incompréhension.

Jeanne Olive avait écouté Louise attentivement, sans l'interrompre. La jeune femme avait expliqué qu'elle avait connu ses premiers émois amoureux à l'école. Sans oser le dire, elle était troublée par une des filles de la classe des grandes. Elle était fascinée par chacun de ses gestes qui, dans leur banalité, trouvait un écho, une grâce, que chez Louise. Elle s'était rendu compte que son esprit était entièrement occupé à trouver des stratagèmes afin de la croiser dans la cour ou les couloirs, pour pouvoir l'observer au réfectoire ou à la messe. Bien sûr ses premières émotions, Louise se garda bien de les laisser paraître. Elle savait sans doute déjà que cette attirance n'était pas celle que vivaient ses deux sœurs, qui s'extasiaient bêtement sur les prouesses de garçons dégingandés dont elles tentaient d'attirer l'attention en se poussant du coude et en pouffant.

Elle avait seize ans, lorsqu'elle avait eu au mariage de sa cousine, un charmant cavalier d'une vingtaine d'années, maçon de profession. Elle ne le trouva pas vilain, et décida que le moment était peut-être venu de tester sa propre séduction. Toute la journée, ils s'étaient amusés avec les autres jeunes, avaient dansé et une certaine complicité était née entre eux. Lorsque Pierre avait pris sa main, elle l'avait laissé faire. Elle aimait le contact rugueux de sa paume et leurs doigts s'étaient enlacés. Louise goûtait à cette joie simple. La jeune femme n'aimait pas trop danser, aussi lorsque son cavalier lui avait proposé d'aller s'asseoir à l'écart du bruit, elle fut soulagée. Ils s'installèrent à l'arrière de la maison, sur un vieux banc près du puits. Très vite, Pierre enlaça les épaules de la jeune femme et tenta de l'embrasser. Son baiser fut doux puis plus exigeant. Louise aima sa bouche fraîche, au goût de tabac mais le repoussa en s'échappant pour rejoindre la noce. Il ignorait qu'elle avait eu peur, c'était son premier baiser. Dépité par son attitude, le jeune homme la délaissa et alla se mêler à un groupe de jeunes. Elle s'était plainte de son attitude à sa sœur. Christine lui répondit que Pierre cherchait simplement une aventure, pas la femme de sa vie. Ensuite, elle échangea, avec d'autres garçons, des baisers dans une tendre indifférence.

Louise laissa échapper un long soupir avant de murmurer :

- Et puis, il y a eu Léda.

Elle quitta son siège pour grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'à sa chambre. Un bruit de tiroir, et une nouvelle cavalcade dans l'escalier. Louise arriva dans la pièce en brandissant une feuille de papier bistré, pliée en quatre, qui laissait

entrevoir une écriture soignée. Serrant la feuille contre sa poitrine, comme un talisman, elle reprit son récit.

C'était l'année de ses vingt ans. Elle longeait la rivière pour se rendre à la ferme de Kerham d'où elle devait rapporter des ferments pour faire du gros lait. Au détour du chemin, elle la découvrit. Léda était devant son chevalet, elle peignait les iris jaunes de la rive. La jeune femme avait la chevelure fauve en partie dissimulée par un large chapeau de paille, des taches jaunes et vertes maculaient son visage et ses mains. Elle portait un pantalon et une veste d'homme. Ses gestes étaient déliés. Sa main gracieuse faisait danser son pinceau sur la toile. Sa tête, délicatement inclinée semblait par un léger hochement, approuver ou non la justesse de son geste. Louise s'était pétrifiée, éblouie par cet être d'une telle extravagance. Dieu, qu'elle la trouvait belle ! Cette dernière se retourna, souriante, ses petites dents blanches aux canines proéminentes achevèrent de l'ensorceler. Avec naturel, Léda entama la conversation. Louise buvait ses paroles, était subjuguée par elle. Elles se quittèrent en se donnant rendez-vous le dimanche suivant.

Elles déjeuneraient ensemble chez Léda qui avait loué une petite maison à la sortie du bourg. Ce jour-là, l'amour et le désir avaient déferlé, submergé le corps et le cœur de Louise. Léda était une bourgeoise, mariée par convenance à un homme qui la laissait libre et l'entretenait. Mais elle gagnait aussi de l'argent en peignant des portraits. Un ami l'avait tant fait rêver en lui racontant les paysages bretons qu'elle avait décidé de venir les peindre.

Cette parenthèse heureuse dura trois mois.

Et puis, un lundi de Pentecôte, Louise avait trouvé porte close, elle avait donc soulevé le pot où se trouvait d'ordinaire la clé pour n'y trouver que le feuillet qu'elle serrait si fort contre elle aujourd'hui. Le souffle court, elle lut les mots qui lui broyaient le cœur. Avec la légèreté qui la caractérisait, Léda annonçait son retour vers Paris. Les moments heureux partagés avec Louise lui resteraient très précieux mais son cher époux se languissait d'elle. Avec une cruauté inouïe, elle incitait Louise à rester libre et à se trouver un homme pour subvenir à ses besoins. Cette femme qui lui avait semblé être berceuse et sucre, était en réalité artifice et fiel. A cet instant, la jeune femme n'était été que douleur.

Louise avait hurlé comme une bête, des sanglots l'avaient déchirée. Elle avait marché sans but, s'était couchée dans l'herbe s'abandonnant à une torpeur salutaire. Seule la tombée de la nuit la ramena à la réalité. Elle était rentrée chez elle, exsangue. La douceur des paroles réconfortantes de sa mère lui apportèrent un peu d'apaisement.

Depuis lors, elle avouait n'avoir jamais vraiment fait le deuil de cet amour hors norme, et aucun être n'avait su l'émouvoir.

Jeanne Olive avait été bouleversée par le récit de sa protégée. Elle avait compris que Louise resterait célibataire, car jamais elle ne trouverait chaussure à son pied. A l'époque, la vie elle-même était bien plus compliquée. L'omniprésence du religieux et le poids de la bien-pensance rendaient impossible toute relation amoureuse entre deux femmes. Pour chasser sa frustration, Louise avait éprouvé le besoin d'agir en préparant du thé et disposa deux tasses sur la table, avant de se rasseoir.

Jeanne Olive s'était confiée à son tour à Louise. Son mariage avait été arrangé par ses parents. Elle avait accepté et s'était retrouvée liée à un homme gentil mais sans personnalité. Il était pêcheur. Jamais, elle n'avait osé le formaliser à haute voix,

mais elle s'entendit avouer pour la première fois qu'elle avait été soulagée par la disparition de son bateau. Elle était veuve, à vingt-huit ans, sans enfant, et libre d'agir à sa guise. Après avoir assisté la matrone qui procédait aux accouchements, naturellement elle avait pris sa suite. Avec le fruit de son travail et l'héritage de ses parents, elle avait pu faire construire sa maison. Elle s'interrompit, pour siffler d'un trait le reste de son thé. S'essuyant la bouche de la main, elle avait repoussé sa chaise et proposé à Louise d'aller visiter une de leurs futures mères.

Ces confidences furent l'acte fondateur de leur nouvelle relation. À partir de ce moment-là, Louise abandonna le prénom de Jeanne Olive pour celui, plus affectueux, de Jeanno. Ces confidences furent une sorte de pacte, un attachement que rien ne devait rompre.

Les deux femmes ne savaient pas encore que cette complicité serait de courte durée. Six mois après l'installation de Louise au bourg, Jeanno commença à avoir les premières quintes de toux. D'abord d'apparence bénigne, elles finirent par s'intensifier, ne laissant aucun répit à la malade. Le Docteur Urvois avait confié son inquiétude à Louise, diagnostiquant une angine de poitrine et un état général dégradé. Louise passa désormais ses journées au chevet de Jeanno, l'entourant de son affection.

Et puis, un jour, Jeanno avait prié Louise de lui ramener un dossier contenu dans un tiroir de l'armoire de sa chambre. Effectivement ; une grande enveloppe s'y trouvait, elle la lui avait tendue. Jeanno, d'une main ferme, avait sorti une pile de feuillets en disant à sa protégée :

- Ma fille, j'ai fait le nécessaire auprès du notaire d'Audierne. La maison te reviendra. Dans l'autre tiroir, tu prendras les bons du trésor. Ils sont anonymes, tu pourras en disposer quand tu voudras. Je n'ai pas eu le temps de t'apprendre le métier et avec cet argent tu auras la possibilité de voir venir. Tu m'as apporté tellement, petite Louise ! La jeune femme étreignit les mains de son aînée qu'elle embrassa avec ferveur.

Durant la quinzaine qui suivit, ce fut une lente agonie pour Jeanne Olive. Jeanne était venue régulièrement s'occuper de la malade pour permettre à Louise de se reposer. Dans ses moments de lucidité qui se faisaient de plus en plus rares, elle souriait aux deux jeunes femmes, apaisée par leur présence. Enfin, le prêtre fut appelé pour lui administrer l'extrême onction et elle s'éteignit à l'aube suivante. Jeanne et Louise firent la toilette mortuaire, et revêtir la femme de son costume et sa coiffe bretonne. Puis elles entrelacèrent un chapelet en nacre blanche sur ses mains jointes. Les murs de la pièce avaient été tendus de draps blancs, au centre de laquelle la défunte reposait. Au pied du lit un crucifix et une coupelle d'eau bénite permettaient aux visiteurs venus se recueillir de bénir le corps, à l'aide d'un rameau de buis.

Louise avait vécu les journées et la nuit de veillée dans une sorte de brouillard, tant la douleur l'habitait. L'enterrement avait été une autre épreuve. Les petits neveux de Jeanne Olive avaient pris l'initiative d'organiser des obsèques sans consulter Louise. N'étant pas de la famille de la défunte, elle fut reléguée au troisième rang dans l'église.

Après la lecture à l'étude du notaire des dispositions prises par la vieille femme, la famille de Jeanno ne se montra pas tendre avec celle qui avait su capter l'héritage de leur grand-tante. Malgré leurs protestations, elle se retrouva l'unique propriétaire de la maison du bourg. Ils se chargèrent de colporter des tas de

commérages horripilants. De bonnes âmes se chargèrent même de faire des commentaires nauséabonds à ses parents. S'ils avaient su faire valoir la probité de leur fille, ils savaient néanmoins que la réputation de Louise resterait entachée.

L'escale du Pourquoi pas dans le port de Reykjavik avait paru interminable à Michel. Il était impatient d'entamer le voyage de retour jusqu'à Saint Malo. Le marin ne s'était pas ménagé. La livraison de matériels scientifiques à la mission de Paul Emile Victor, même pour des marins chevronnés, s'était avérée dangereuse dans les parages du Groenland. Michel avait reçu les louanges de ses supérieurs, car il ne rechignait pas à la tâche et se portait toujours volontaire pour donner un coup de main à ses camarades.

La douzaine de jours nécessaires pour la remise en état de la chaudière, avait été un incessant ballet d'ouvriers, s'affairant au chevet de l'énorme foyer ventru. En ce 15 septembre 1936, Michel piaffait d'impatience de voir le navire quitter le port. Une escale était prévue au Danemark, car le Commandant Charcot devait être honoré par les membres de la Société Danoise des Géographes. Les hommes étaient fiers de servir leur commandant qui savait toujours dans ses prises de parole mettre en valeur l'équipage breton qui lui permettait de mener à bien ses périlleuses missions polaires.

En quittant Reykjavick, Jean Baptiste Charcot avait déclaré que c'était son dernier voyage dans les eaux boréales. Le Commandant L Conniat avait pris le commandement du Pourquoi pas en 1935, tandis que les missions d'exploration étaient conduites par Charcot. A soixante-neuf ans, il aspirait à une retraite bien méritée. L'équipage ne connaissait pas encore le nom de son successeur, mais il savait que les scientifiques avaient besoin de leur soutien pour accomplir l'exploration des pôles.

A 13 heures, les aussières furent larguées. Aussitôt, les hommes de quart les lovèrent sur le pont du bateau. La mer était très belle et le vent nul. Seule la vapeur propulsait le navire. Michel s'attardait sur le pont, l'excitation du départ était si intense qu'il ne parvenait pas à se reposer. Les ordres avaient été donnés pour contourner la péninsule de SKAGI. Il voulait apercevoir les falaises et vallées de ce désert aride d'ajoncs et de basalte. Assis en tailleur, à la proue du navire, à même le pont, il se laissait aller à rêvasser. Il rapportait à Jeanne un col en fourrure de bébé phoque pour son manteau. Sans peine, il imaginait déjà sa jeune épouse s'insurger contre le chasseur abattant le petit animal, qu'elle mépriserait. Puis, très vite, d'une insolence effrontée, elle battrait joyeusement des mains et laisserait éclater sa joie, séduite par la douceur et la beauté de la fourrure.

Emporté par ses douces pensées, c'est à peine s'il remarquait les chalutiers et autres bateaux à moteur qui croisaient leur route, pressés de rentrer au port.

Le ciel bleu avait perdu la bataille, car il commençait à se charger de gros nuages dont le moutonnement gris pâle virait peu à peu au gris anthracite. Les gouttes d'eau, prisonnières, semblaient s'y repaître, attendant le premier éclair libérateur, signal du début de leur course folle. La légère brise que Michel avait senti effleurer son visage avec une infinie douceur, semblait vouloir affirmer sa présence en soufflant à présent de plus en plus fort. La mer s'était également mise au diapason, transformant les petites ridules en vaguelettes, ornées d'une légère écume bouillonnante. Le ciel avait vomi sa noirceur dans l'onde. A l'horizon, ils fusionnaient en une muraille noir de jais. Sous l'effet du vent, le clapot s'était intensifié, générant agitation et désordre à la surface de la mer. Nul vol d'oiseaux de mer, pourtant si téméraires ! Ils avaient regagné l'abri des falaises. Michel s'engouffra à l'intérieur du bateau. Désormais, l'étrave du navire commençait sa

lutte incessante avec le flot, piquant du nez dans une sorte de soumission, pour mieux réapparaître triomphante, prête à dompter l'assaut des vagues.

Aux environs de 15 heures, le Pourquoi pas avançait à une belle allure, d'ailleurs, le loch indiquait 15.5 milles. Certaines voiles avaient été hissées, ménageant ainsi la chaudière. Lorsque Michel redescendit dans sa cabine, il apprit par Gonidec que le baromètre descendait à pic. Tous deux savaient qu'ils allaient devoir affronter une dépression, essuyer une sacrée tempête. La rapidité avec laquelle le phénomène météorologique s'était installé, commençait à les inquiéter et ils s'étonnaient qu'il ne soit pas signalé sur les bulletins météo que les officiers avaient reçus d'Angleterre et d'Islande. Ils sentaient le bateau rouler et tanguer. Oppressé, Michel éprouva le besoin de ressortir, il voulait se glisser dehors, à l'air pur et rafraîchissant. Mais il se reprit, son quart démarrait dans une demi-heure et il devait être prêt.

Vers vingt-deux heures, la tempête s'était muée en ouragan. Le vent soufflait avec une violence inouïe. L'ordre fut donné de faire demi-tour pour se mettre à l'abri dans la baie de Flaxafloi. L'équipage aperçut les feux de deux navires. Les bateaux gouvernaient si mal que les règles de navigation n'étaient plus respectées si bien qu'il leur fallut passer à l'arrière d'un chalutier qui ne maîtrisait plus ses manœuvres. Le mugissement du vent était tel qu'il couvrait les voix et le bosco devait utiliser le sifflet pour communiquer les ordres. Les marins finirent par apercevoir par intermittence un feu qu'aucun d'entre eux ne parvint à identifier. Vu la route supposée du navire, ils en déduisirent qu'il s'agissait probablement du phare d'Akranes, bien que les trombes d'eau ne permettaient pas de voir clairement les éclats blancs, verts ou rouges ni leur fréquence. Tous avaient conscience de ne plus maîtriser le trois mats qui était balloté par les vagues, les bourrasques, les courants. Aucun des hommes n'avait vécu un tel déchaînement des éléments. Ils étaient en enfer et le bateau subissait des dommages. Bientôt la brigandine fut en loques et quelques heures plus tard, ce fut le mat de flèche d'artimon qui se brisa, entraînant l'antenne TSF. Désormais, aucune communication avec l'extérieur ne fut plus possible et l'état de la mer ne permettait pas de réparer.

Les officiers ne cachaient même plus qu'ils s'étaient égarés. Michel avait pris conscience de la gravité de la situation. Il détacha la photo de Jeanne et celle de son mariage qu'il mit dans la poche intérieure de sa vareuse, puis il les plaqua contre son cœur. Geste furtif d'un bonheur qu'il sentait déjà lui échapper, talisman dérisoire au vu du cataclysme qui s'annonçait. Pour la première fois, depuis qu'il naviguait, il se signa et adressa une supplique à Dieu pour qu'il vienne en aide à l'équipage.

Ensuite, il alla rejoindre le pont. Il était cinq heures, et le jour commençait à poindre. Le bateau naviguait dans un brouillard épais. Soudain, un cri strident retentit. Un des hommes venait de se rendre compte que le bateau se trouvait au milieu de rochers affleurants. Le trois mats était en perdition parmi un amas de roches, semblable à la gueule béante d'une orque, ourlée de dents noires démesurées, tueuses acérées que d'énormes vagues venaient lécher dans un bouillon d'écume.

Le commandant donna l'ordre de tourner à toute vapeur alors qu'il tentait de manœuvrer pour quiller ces brisants.

A cinq heures quinze, le Pourquoi pas talonna à deux reprises. Un craquement terrible se fit entendre. Sous l'impact du choc, la vapeur gicla de la chaudière devenue inutilisable. Une vague énorme balaya le pont déplaçant le grand canot

de sauvetage qui s'avéra impossible à mettre à l'eau tant la mer était grosse. Sur ordre du Commandant, les hommes enfilèrent leur ceinture de sauvetage, en prenant soin de passer le doigt dans les boucles, en veillant à ajuster les courroies. Le vent drossait, d'un écueil sur l'autre, le navire qui s'était couché sur tribord. L'eau jaillissait par les trous dans la coque et envahissait la salle des machines. La chaudière finit par exploser et le bateau coula comme une pierre.

Michel et quelques autres camarades se trouvèrent projeter dans la mer glaciale. Il éprouvait une vive douleur qui lui vrillait l'épaule droite. Alors, il s'aperçut que sa bouée de sauvetage n'était plus que lambeaux suite à la violence du choc. Il lui fallait lutter à tout prix, rejoindre le rivage qu'il avait aperçu. Il mobilisa toute son énergie en hurlant « Jeanne ». Son combat avec le flot était inégal. Les vagues se livraient à un jeu macabre, recouvrant de plus en plus régulièrement la tête du marin. Vaillamment, il fermait la bouche et tentait de reprendre une nouvelle goulée d'air. Dans un ultime effort, il essaya de se cramponner à un bois flottant, mais ce sursaut lui fut fatal. L'eau salée lui envahit la bouche et à son tour, il perdit connaissance avant que le battement des eaux noires ne l'ensevelit. Sa main gauche où brillait son alliance, resta un instant hors de l'eau, comme s'il voulait revendiquer jusqu'au bout de son passage parmi les Hommes qu'il était l'époux aimant de Jeanne. Son union avec elle était l'évènement constitutif de sa vie d'adulte.

Son corps coula à pic et fut emporté par un courant violent qui décida qu'il reposerait dans cet océan glacé, au milieu d'une forêt protectrice de kelp. Les laminaires entremêlées caresseraient inlassablement sa dépouille comme une vague mourante. La seule parcelle de son cœur que ne possédait pas Jeanne, appartenait à ses vastes étendues polaires qui l'avaient tant fasciné. La mer avait façonné sa personnalité, dirigé sa vie d'homme. Aujourd'hui elle avait exigé son dû.

Michel était lié à l'océan pour l'éternité.

Ce matin-là, Jeanne et Anna Marie étaient descendues au lavoir pour faire une grande lessive de linge blanc. Guillaume s'activait pour alimenter le feu sous l'énorme lessiveuse dans laquelle les draps allaient bouillir après un premier lavage. Jeanne fredonnait et travaillait avec ardeur. Sa belle-mère avait de plus en plus de mal à manipuler les lourdes pièces de tissus gorgées d'eau. Malgré l'insistance de Jeanne pour qu'elle s'arrête, la vieille femme s'obstinait à vouloir contribuer.

Tous trois sursautèrent lorsqu'ils virent deux silhouettes s'avançant vers eux. Jeanne interrompit net son geste en reconnaissant Le maire et le curé : « Michel » hurla-t-elle en se précipitant à leur rencontre. Les deux hommes se concertèrent du regard et le maire lui confirma l'inimaginable. Le Pourquoi Pas avait sombré emportant avec lui ses marins. Seul le Maître timonier Le Gonidec avait survécu.

Jeanne s'effondra sur le bas-côté du chemin, terrassée. La douleur fut si forte qu'elle perdit connaissance.

La jeune femme reprit peu à peu conscience du lieu et de l'endroit où elle se trouvait. Assise en tailleur à même le sol, les yeux hagards, la tête dodelinant de droite à gauche, elle était en état de sidération. Dans l'incapacité de se révolter, son enveloppe corporelle semblait indifférente, comme posée là, dans cette herbe grasse, tandis qu'un étai lui broyait les entrailles. Seul un filet d'air atteignait ses poumons rendant sa respiration légèrement haletante. Elle accueillit un flot de larmes avec soulagement et se mit à balbutier comme un leitmotiv :

- Pourquoi es-tu parti ? Pourquoi m'as-tu laissée ?

Un attroupement de voisins et d'ouvriers agricoles qui se trouvaient dans les environs, avaient accourus, en entendant les cris de douleur de Jeanne et d'Anna Marie. La nouvelle de la disparition de Michel se diffusa comme une trainée de poudre. Mathieu, un proche de la famille, arriva avec son cheval attelé à sa charrette afin de ramener les femmes chez elle. Jeanne ne prit pas conscience des bras qui la saisissaient pour la porter et l'installer dans la carriole. Assise à côté d'elle, Anna Marie sanglotait doucement. Une douleur commune les réunissait, et pour la première fois elles cherchèrent à s'apporter un réconfort mutuel, les doigts entrelacés.

Les hommes ne devaient pas pleurer. Brisé par la nouvelle, Guillaume, béréte enfoncé jusqu'aux sourcils, suivait le cortège. Les stigmates de son anéantissement étaient visibles. Son dos s'était voûté, sa démarche saccadée s'était accentuée et son teint était devenu terreux. Le moment qu'il redoutait par-dessus tout était arrivé. La mer lui avait pris son fils unique.

Dès qu'elle apprit le drame qui frappait sa sœur, Louise enfourcha son vélo et pédala avec une ardeur que la douleur et l'inquiétude décuplaient. En arrivant dans la cour de chez Jeanne, elle jeta à terre son vélo et parcourut les derniers mètres à grandes enjambées. Dès que la silhouette de Louise se découpa dans la pénombre du couloir, Jeanne courut se blottir dans ses bras. Elles se soudèrent l'une à l'autre, parcourues par des sanglots déchirants. Autour d'elle, les conversations s'étaient tues, en effet, les voisines compatissaient avec la douleur de la jeune épouse, déjà veuve. Puis Jeanne prit Louise par la main et la tira dans l'escalier pour se retrouver au calme dans sa chambre.

La jeune femme ne savait pas comment adoucir la douleur incommensurable de sa sœur. A sa grande surprise, Jeanne se lança dans une logorrhée que Louise, impuissante, tentait de canaliser. Ce récit décousu mêlait des souvenirs, des projets, des regrets qui firent craindre à Louise que sa sœur ne perde la raison. Le docteur Urvois fut sollicité pour venir en aide aux femmes de la famille. Jeanne avait besoin de calmants pour traverser cette épreuve. Il confia à Louise le soin de s'occuper de sa sœur et lui conseilla de la protéger en la prenant chez elle, dans sa maison du bourg, loin de l'agitation de la famille et des curieux qui venaient glaner des détails sur le naufrage et tenir des propos convenus sur une situation née de suppositions.

Les questions sans réponses venaient hanter Jeanne. Elle sentait confusément qu'elle ne serait plus jamais la même personne, qu'elle ne pourrait plus jamais rire ou être heureuse.

Un mois s'était écoulé depuis le drame lorsque Jeanne reçut un carton l'invitant à assister à l'hommage national qui se déroulerait sur l'esplanade Notre-Dame, à Paris, le 12 octobre 1936, en présence du Président de la République. Louise fut stupéfaite de voir sa sœur ouvrir le fourneau et y jeter le carton dans le feu. Enfin, elle avait eu une réaction !

- Sans le corps de Michel, je n'irai pas là-bas ! décréta-t-elle.

La violence de sa réaction constitua un déclic chez elle.

Les deux femmes avaient pris l'habitude de s'asseoir autour de la table pour discuter. Après une profonde inspiration, Jeanne se mettait à parler. Et puis, un jour dans son récit, la jeune femme s'arrêta au milieu d'une phrase car elle se rendit compte qu'elle se répétait... qu'elle était quelque peu confuse et pour la première fois peu sûre d'elle. Elle en fit la remarque et esquissa un sourire. Louise comprit que sa jeune sœur commençait à se défaire d'un peu de sa souffrance, que le séisme

traumatisant du drame était moins vif, moins insupportable, et que la vie, lentement reprenait sa place. Progressivement, elle s'acquitta de menues tâches ménagères et, un dimanche matin, elle se sentit assez forte pour retourner à l'office et affronter les regards empreints de curiosité des paroissiens.

Mais il lui restait à faire la chose la plus difficile. Toujours accompagnée de Louise, elles se rendirent chez les parents de Michel pour leur annoncer que Jeanne venait prendre ses affaires pour s'installer définitivement chez Louise. La jeune veuve ne pouvait imaginer continuer à vivre dans cette maison, ni à dormir dans cette chambre qu'elle avait partagée avec son époux. Cette pièce aurait été son mausolée. La seule phrase qui fut prononcée par Anna Marie fut cinglante : « J'espère que tu ne le remplaceras pas trop vite. Allez va maintenant !

Le Maire, Jean-Mathieu Thalamot, vint porter à la connaissance de Jeanne que l'enregistrement du décès de son époux dans le registre municipal, avait été retranscrit le 13 mai 1937 suite au jugement du Ministère Public du tribunal de Brest. Jeanne était officiellement veuve du quartier Maître Timonier de 1^{ère} Classe Michel Perherin.

L'heure était venue d'organiser une messe de funérailles. La veille de la cérémonie, Louise s'était absentée pour se rendre à la ferme natale afin de tenir au courant la famille du déroulé de la cérémonie du lendemain. Quel choc à son retour, elle fut éberluée : Jeanne avait coupé ses longues boucles brunes. Devant la stupeur de sa sœur, elle expliqua que c'était sa façon de dire adieu à Michel, une sorte d'offrande païenne de sa féminité, jamais plus elle n'aimerait un homme. Son cœur appartenait à son époux pour l'éternité. S'il avait été enterré, ses cheveux l'auraient accompagné, très bientôt symboliquement, elle en ferait l'offrande à la mer. Louise s'insurgea, lui assura qu'elle était toujours une belle femme désirable avec ou sans longs cheveux.

En l'absence du corps du défunt, Jeanne fit graver une plaque de marbre gris à la mémoire de son mari adoré qu'elle déposa sur la tombe familiale. La jeune femme voulait une cérémonie d'adieu simple, à l'image de leur bonheur partagé. Elle dut lutter car le prêtre voyait là l'occasion de mettre en avant l'église, et les hommes politiques de valoriser leur image. Sa ténacité à vaincre tous les obstacles fut récompensée. La messe fut célébrée le matin par le prêtre local, rassemblant la famille, les paroissiens et la communauté des marins. Peu d'officiels avaient fait le déplacement : le Maire portait son écharpe tricolore, deux officiers venus de Brest arboraient leurs galons, un représentant du Préfet de Quimper bombait le torse. La cérémonie fut empreinte d'une grande ferveur et d'une émotion sincère.

Michel lui manquait mais sa présence l'habitait comme le plus précieux des cadeaux. Pour son ultime voyage, il avait choisi de bourlinguer dans l'océan, dans ce royaume bleu, où il irait au bout de ses rêves au gré des courants et des marées, en voyageur insatiable, libéré des contingences de la vie terrestre.

Et désormais, Jeanne regardait différemment cet océan où son époux et lui ne faisait qu'un.

Jeanne reçut une proposition inespérée de l'Etat Français en raison de son statut de veuve de militaire. En effet, la seconde guerre mondiale venait de se terminer et lors de la réorganisation du pays, une agence postale allait ouvrir à Cléden Cap Sizun. Elle était priée de se rendre au plus vite à Quimper pour connaître les détails de cette proposition, dans la mesure bien sûr où elle envisageait d'y donner suite. Le temps de se concerter avec Louise et elles décidèrent de se rendre à Quimper le surlendemain. Confusément, Jeanne avait le pressentiment que cette opportunité allait changer leur vie.

Après s'être rendues à pied au bourg de Plogoff, les deux femmes prirent le car jusqu'à la gare de Quimper. Le véhicule était poussif et les arrêts si nombreux que ce trajet fut un vrai supplice. De plus, un homme s'installa devant elles et, à chacun de ses mouvements, une odeur de poissons malodorants se distillait dans l'habitacle. Elles retrouvèrent leur complicité passée et se pincèrent le nez en pouffant comme des enfants turbulents. Après sa descente du car, elles étaient dans une sorte de léthargie, bercées par les soubresauts du véhicule. Elles finirent par regretter de ne pas être allées à Pont-Croix prendre le tortillard qui leur semblait bien plus rapide.

A peine arrivées, elles furent happées par l'effervescence de la ville. Derrière l'enceinte de la gare, un train siffla et s'arrêta dans un bruit de ferraille. Les deux femmes se dirigèrent vers la Direction Générale de la Poste, située sur les quais de l'Odet, en slalomant dans la foule grouillante et bigarrée. Dans le courrier, il était précisé de ne pas passer par les vastes guichets, mais de sonner à une porte dérobée dans le pignon du bâtiment.

Plus elles approchaient du but, plus Jeanne sentait l'anxiété la gagner. Elles avaient choisi de porter leurs toilettes du dimanche pour paraître à leur avantage. La vibration stridente de la sonnette que Jeanne avait pressée d'une main tremblante, déchira l'air. Un homme sans âge, souffreteux, vêtu d'une longue blouse de coton gris, aux moustaches en guidon de vélo, vint les accueillir. A l'énoncé de leur visite, il se pencha légèrement en avant en courbant la tête, et les pria de le suivre pour les installer dans une petite salle d'attente aux chaises de bois blond. Puis, il tourna les talons, pour revenir un quart d'heure plus tard leur annoncer que Monsieur le Directeur allait les recevoir. Il les précéda jusqu'à une lourde porte en chêne massif qu'il ouvrit, s'effaçant pour laisser passer les deux femmes.

Le bureau avait été conçu pour impressionner les visiteurs. Elles n'avaient jamais été dans un tel univers masculin et cossu. Un homme affable, rondelet, les accueillit avec chaleur. Il se présenta. Il était le Directeur Départemental de la Poste et se nommait Monsieur Lerivallan. Elles s'installèrent en face de lui. Jeanne et Louise se présentèrent. L'homme fit claquer sa langue avant de les interroger sur leur vie, leurs activités ainsi que leur niveau d'études. Sa voix chaude était pleine de sagesse et elles se confièrent à lui. Satisfait de leur récit, il décida que le moment était venu de parler du projet de l'agence postale. Il leur exposa longuement le programme national en préparation, les objectifs de l'Etat concernant la poste, de leur résolution de développer les agences afin de mettre à disposition de la population tous les moyens de communication et de développement économique.

Il s'avéra alors que la maison de Louise, au centre bourg, était idéalement placée pour ouvrir un guichet. Il expliqua que si cette dernière était intéressée, elle toucherait un loyer et elle aurait la possibilité de devenir factrice. Quant à Jeanne,

si elle le désirait, elle pourrait suivre une formation d'un mois à Quimper, prise en charge par l'état, à la suite duquel elle serait nommée responsable de l'Agence Postale de Cléden Cap Sizun. La Poste prenait bien sûr les travaux d'adaptation de la maison à sa charge.

A la fin de la discussion qui avait duré deux bonnes heures, les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre extrêmement touchées par les perspectives de ce nouvel avenir. Monsieur Lerivallan était lui aussi ému par ces femmes si courageuses malgré le drame qui les avaient frappées.

Le mois que Jeanne passa pour apprendre ses futures fonctions, fut à la fois intense et réjouissant. Elle était très intéressée par sa formation. Tandis que la maison du bourg subissait des métamorphoses.

Le rez-de-chaussée était composé de deux pièces accolées. Bien qu'il fallût traverser la cuisine, il fut décidé d'installer le guichet dans l'ancienne salle à manger, qui était la pièce la plus grande et dans laquelle les menuisiers confectionnèrent un comptoir de bois. Deux cabines téléphoniques furent mises en service ainsi qu'un téléphone mural. Un grand bureau et une chaise furent installés dans un angle, devant la fenêtre. Une série de casiers en bois furent fixés sur un des murs. Une grande caisse contenait les timbres, les tampons, les différentes liasses de documents qui seraient rangés par Jeanne à son retour. Enfin, une grande plaque fut fixée au-dessus de la porte d'entrée sur laquelle on pouvait lire en gros caractères AGENCE POSTALE.

Louise reçut un vélo neuf pour faire sa tournée, une énorme sacoche ventrue de cuir sombre pour transporter le courrier, un béret et une pèlerine bleu marine, en drap enduit pour être protégée du froid et de la pluie.

Une aventure de trente années allait démarrer pour celles que tout le monde alentour, nommaient « Les demoiselles de la poste ».

Epilogue

Pernille, les doigts enlacés à ceux de Kirsten, étaient émue aux larmes. Les noms et prénoms des défuntés inscrites sur la dalle de pierre de cette modeste tombe ne laissaient aucune place au doute. Ses deux grand-tantes reposaient bien là. Son arrière-grand-mère lui avait raconté le récit romantique de leur vie. Louise s'était éteinte en 1994 à l'âge de 84 ans et Jeanne l'avait rejointe un an plus tard, à 82 ans.

La jeune femme savait que Louise avait emporté avec elle, pour l'éternité, le mot d'adieu de Léda ainsi que la mèche de cheveux que Jeanne avait déposée contre son cœur.

Quant à Jeanne, elle avait choisi pour son éternel voyage, une belle chemise de nuit bleu ciel aux poignets garnis de dentelle, ainsi qu'une liseuse blanche. Depuis la mort de Michel, elle avait porté uniquement des vêtements noirs. A peine s'autorisait-elle, les jours de fête à porter des teintes de demi-deuil, du gris et du mauve. Jeanne avait la certitude de rejoindre Michel, son unique amour, dans les contrées lointaines. Ces ultimes vêtements constituaient sa façon de rompre avec sa vie terrestre et d'afficher sa joie de le retrouver.

Pernille disposa un énorme bouquet de pivoines Louise incarnadines sur la tombe et retraça avec une grande tendresse les lettres des prénoms de Jeanne et Louise. Toutes deux avaient été si inspirantes pour elle. C'étaient deux femmes libres pour leur époque qui avaient su vivre de leur travail sans dépendre d'aucun homme. Elles avaient su prendre leurs distances avec les dictats de la religion et de la bien-pensance. Dans ce bout de terre, au bout du monde, Louise avait osée vivre une relation homosexuelle faisant montre d'une grande audace. La jeune femme avait conscience que sa grand-tante avait facilité l'acceptation de sa propre homosexualité par ses parents et leur assentiment à son union avec Kristen.

Pendant ce temps, cette dernière était retournée à la voiture chercher le violon de Pernille qu'elle lui tendit. Doucement, son archet effleura les cordes laissant échapper une sorte de plainte, puis les sons s'intensifièrent. Son corps frêle oscillait au son des vibrations de l'instrument. Après le prélude, la voix cristalline de soprane de Kristen, vint se joindre à la mélodie. Elles étaient saisissantes, interprétant en breton le cantique du Paradis, « Jezuz pegen braz've ! » avec un brio incroyable. Ce cantique si simple dans son écriture musicale était pour elles le plus beau, le plus émouvant de tous. Les paroles étaient pleines d'espérance et d'une grande richesse spirituelle. Les deux artistes étaient habitées par la même passion qui jadis avait fait vibrer Jeanne et Louise. A la fin du morceau, instinctivement, leurs mains se cherchèrent et s'unirent à nouveau, conscientes du bonheur de vivre leur amour au grand jour et de pouvoir fonder une famille.

Dans l'allée de ce petit cimetière, au bout du Cap Sizun, les deux jeunes femmes se promirent de revenir régulièrement se recueillir sur la tombe des aïeules de Pernille.

Se retournant, elles virent, non loin, deux silhouettes éthérées qui les contemplaient malicieusement. Un souffle de vent à peine perceptible, semblable à un murmure se fit entendre :

- « Elles sont magnifiques nos petites, n'est-ce-pas Jeanne ? »

- des anges, Louise, des anges »

Et la vision s'estompa, jusqu'à disparaître.